

Mirage

Partie 3

Mirage

Partie 3

Nathanaël de Luz ouvrit les yeux. C'était déjà trop d'efforts pour la journée.

Devant lui, un plafond ; à sa droite, une fenêtre qui répandait la lumière rosée de l'aube ; sous son dos, un matelas dont quelques brins de paille essayaient de percer le tissu.

À sa gauche, un autre dos. Nat haussa un sourcil. Son voisin lit se retourna, lui sourit de toute la douceur de son visage, referma les yeux et parut se rendormir.

La mémoire revint. Nat avait discuté avec un des pensionnaires de madame Rousseau-Stiegsen d'onze heures à minuit, un dénommé Félix. Il espéra que ce n'étaient pas ses larmes qui avaient entraîné l'homme au lit avec lui.

Le lit de qui, d'ailleurs ? Ah, oui ; plus tôt dans la soirée, il avait croisé une femme qui travaillait de nuit et lui avait prêté sa chambre, à la seule condition de ne pas verrouiller pour qu'elle pût rentrer sans le déranger.

Sauf que, se trouvant accompagné sous les draps, il avait fermé à clé. Cinq petits coups toquèrent à la porte ; Nat se rendit compte qu'il s'agissait déjà de la deuxième salve et que la première était responsable de son réveil.

Monsieur de Luz jura sur sa Maison d'arrêter l'alcool, ou tout du moins de ne plus rien consommer qui portât un nom similaire à celui de la Ténébreuse, ni qui s'évaporât sur la langue avant qu'on pût le boire.

Il déverrouilla vite. Dans le couloir, le soulagement sur la face, celle qui lui avait prêté sa chambre soupira. Ce soupir provoqua des effets intéressants sur certaines parties de sa personne, pourtant dissimulées sous un uniforme de la Garde.

Nathanaël vit flou une seconde durant. La femme lui dit d'un ton moqueur :

— Pas de panique, je ne vais pas vous arrêter pour ça, tout le monde peut se tromper.

Nat posa son index sur ses lèvres histoire de lui demander de parler moins fort et l'assortit d'un coup de tête sur le côté. Sa logeuse temporaire fendit sa figure en deux d'un énorme sourire.

— Eh bien, vous ne perdez pas de temps !

Elle entra, avisa l'homme dans le lit, et resta plantée sur place.

Nathanaël envisagea de déployer un Plan de Gestion de Crise de Jalousie. Il n'avait pas eu à s'en charger depuis des années : l'idée le ramena en arrière dans le temps avec une nostalgie violente. Le dernier Plan en date s'était occupé de deux amants d'Églantine. La plupart avaient été conçus pour les amants d'Églantine.

Cette fois-ci, il n'y eut pas de cris, pas de coups, pas de bris d'objets. La femme releva la tête et Nat y vit un peu d'humidité.

— Ça ne tombe pas très bien. Ce n'est pas grave. Vous ne pouviez pas savoir. Vous voulez bien le réveiller, s'il-vous-plaît ?

Parce qu'il était l'étranger dans la pension, Nathanaël s'exécuta sans discuter. Son camarade de lit ouvrit les yeux à force d'être secoué, fit le point et se redressa sur un coude dans une posture qui aurait pu être séductrice avec quelques heures de sommeil en plus. Derrière eux, la locataire légitime de la chambre dit :

— Je vais me doucher.

L'homme blêmit. La porte de la salle de bain se referma tout doux. La respiration de Félix se fit haletante. Avant que Nathanaël eût pu rien tenter pour l'aider, il rejeta les draps, attrapa ses vêtements sur la chaise où ils se trouvaient et quitta la pièce.

Nathanaël remit son pantalon, le suivit et se gifla en pensée pour avoir laissé son regard errer sur son dos, ses jambes et tout le reste de l'arrière de sa personne : ce n'était pas le moment.

Arrivé à la porte de ce que Nat supposa être sa propre chambre, Félix lutta avec ses vêtements pour retrouver la poche qui contenait sa clé. Faute d'une meilleure idée, Nathanaël lui prit le tas de linge des bras. Les mains libres, son amant se débrouilla vite. Il chuchota entre ses dents :

— Ce n'est pas que je veuille vous mettre à la porte mais vous tombez assez mal. Désolé, je n'avais pas reconnu la chambre de Paule hier soir. Je *hais* la Ténébreuse.

— Je comprends le sentiment. Pourquoi en boire ?

— Je n'y ai pas touché, j'ai un peu trop partagé votre haleine. Nathanaël, c'est ça ?

Celui-ci confirma avec une miette de peine.

— Ça sonne vraiment très Tour. Selon la discrétion que vous souhaitez, changez-en peut-être. « Nathan » ne vous choque pas l'oreille ?

— J'y réfléchirai si jamais je veux renier ma famille un jour, Félix.

Quand la main de son amant se posa sur sa joue, Nat se rendit compte qu'elle rougissait malgré lui, la traîtresse. Lorsque Félix effleura ses lèvres d'un baiser et accéléra son cœur, Nat reconnut que c'était justifié.

C'était aussi une bien jolie manipulation, parce que s'il en croyait la scène dans l'autre chambre, il y avait, sinon une relation, au moins du conflit irrésolu entre Félix et cette locataire si serviable – Paule, il avait mentionné qu'elle s'appelait Paule.

Nathanaël disposait d'assez de problèmes pour ne pas se coltiner les leurs. Quoique. Faute d'une Maison dont être le maître, il avait gagné beaucoup de temps libre.

C'était à réfléchir ; ce n'était ni le lieu ni le moment.

Ada Rousseau-Stiegsen releva la tête de la table de sa cuisine et s'étouffa dans le mucus accumulé le long de sa gorge au cours de la nuit. Un soupir agacé répondit à son concert de bruits organiques. Le matin était déjà là : la cuisinière de la pension aussi.

— Bonjour, madame Herlier.

— Pour passer un bon jour il faut s'octroyer une bonne nuit. Vous n'avez pas manqué à votre mari ?

— Sven est du soir ce mois-ci et vous n'êtes pas ma mère, madame Herlier.

— Ça ne m'empêche pas d'avoir des opinions, madame Rousseau.

— Un jour je vais me séparer de vous, madame Herlier.

— Et qui vous fera trois repas par jour pour dix-sept personnes ?

Charlotte toqua à la porte ouverte de la cuisine, plus pour attirer l'attention que pour demander l'autorisation d'entrer.

— Pas que votre numéro habituel ne soit pas hilarant, mais Isidore et bibi commençons tôt alors si vous vouliez bien vous activer ça nous ferait un plaisir.

Ada songea avec envie aux vraies bourgeoises dont le personnel, soumis à la peur du renvoi arbitraire, n'osait jamais hausser le ton en leur présence. Puis elle se souvint qu'elle n'avait pas l'élan du cœur nécessaire à entretenir une relation de terreur avec ses employés. Leurs sandwichs avalés, Charlotte et Isidore partirent mettre la table pour les pensionnaires dans la salle à manger.

En réalité, parmi les résidents, seuls huit d'entre eux viendraient à l'heure : Sven ne petit-déjeunait pas lorsqu'il travaillait de nuit, Félix attendait que Paule ait déjà mangé pour descendre, le poète et l'orfèvre se levaient tard par goût, l'astronome se levait tard par nécessité. Heureusement, ces temps-ci, personne n'était fâché contre personne ; le seul individu à surveiller était l'ex-fiancé

de l'orfèvre, un goujat dangereux qui ne vivait pas assez loin et dont la gestion entraînait dans le cadre des services de conciergerie fournis par la Pension Rousseau.

Parfois, dans de courts instants d'autosatisfaction, Ada était parfaitement heureuse du commerce qu'elle avait créé. Ce matin-là, elle en vécut un.

Puis elle entendit un appel depuis l'escalier. Un certain parasite attendait les bras ballants au premier étage. Nathanaël lui fit signe, sourire tout en gencives :

— Pardonnez-moi, pourriez-vous m'aider à descendre ?

Ada le détailla vite-fait. Il n'avait pas l'air impotent, mais on ne savait jamais ; elle avait connu des gens qui vivaient avec deux genoux fichus et se déplaçaient avec une coquetterie telle qu'on n'y aurait pas cru. Bien que monsieur de Luz ne payât pas ses services de conciergerie puisqu'il n'était pas un locataire, Ada lui tendit le bras. L'homme de la Tour s'y accrocha avec un désespoir violent : il faillit la faire tomber. Elle le traîna jusqu'au rez-de-chaussée sans lui adresser la parole, agacée.

La respiration hachée de Luz, une fois parvenu à la dernière marche, l'attendrit à peine.

— Vous avez besoin d'aide.

— En effet, merci de votre assistance.

— Vous avez besoin de *plus* d'aide. Allez au dispensaire au fond de la cour, racontez-leur, les gens là-bas sont bons soigneurs.

— Eh bien, merci du conseil, je suppose. Auriez-vous quelque chose à grignoter ?

Ada faillit lui signaler qu'il n'était pas un pensionnaire, puis se ravisa et cria vers la cuisine :

— Est-ce qu'on a quelque chose à grignoter pour un invité surprise, madame Herlier ?

— Toujours, madame Rousseau ! Ça fera mille livres.

Luz haussa un sourcil.

— Je peux me tromper mais je suis presque certain que c'est le prix d'une maison.

— D'une petite. Je vous ouvre une ardoise et j'y note un sou et quatre deniers, venez petit-déjeuner à sept heures trente, n'oubliez pas de puiser dans le bel argent de mes impôts pour la rembourser. Il faut toujours que nous concluions notre réunion d'hier, faites-m'y penser si je ne vous en reparle pas. Bonne journée d'ici là, monsieur de Luz. Au fait, où avez-vous dormi ?

— Dans la chambre de Paule.

Ada tâcha de rattraper ses souvenirs dans le brouillard de la veille.

— Vous n'étiez pas monté avec Félix ?

— Dans la chambre de Paule, avec Félix.

Ada se laissa une seconde de silence pour réfléchir à sa réplique.

— On dirait que vous vous attirez les ennuis. Bonne chance. Ne revenez pas ici avant d'être passé au dispensaire. Pschitt !

Luz se retira avec une nonchalance qui faisait oublier qu'il ne connaissait pas les lieux et ignorait où il se rendait. Ada repartit mettre le couvert ; ils seraient donc neuf au petit-déjeuner, sauf si Paule avait été contrariée au point de sauter le repas. Elle devrait penser à vérifier si Félix se portait bien.

Quel travail de faire vivre toute cette petite pension. Mais c'était le sien, et elle n'en aurait changé pour rien au monde.

Angeline le sylphe écoutait le monde changer.

Le ciel était passé du bleu au orange, puis au violet foncé, puis au noir. Le vent avait choisi de nouvelles directions durant la nuit. Le firmament était devenu gris et rose et on sentait qu'il allait retourner au bleu. Les courants d'air glissaient sur la Ville au gré des accrocs dans l'atmosphère : les bâtiments surtout, les gens un peu moins. Sauf, bien sûr, ceux qui lui passaient juste à côté.

— *Bonjour, Nathanaël.*

Nathanaël sursauta.

— Angeline ! Comment te portes-tu ?

— *Bien.*

— Qu’as-tu fait de ta nuit ? Dors-tu ? Je ne sais plus si je te l’ai demandé.

— *Non. Je suis resté ici. Il s’est passé des choses.*

— Quelles choses ?

— *Toutes sortes de choses, Nathanaël, l’ambigüité est un grand avantage du mot [foz].*

— Ah. Veux-tu de la compagnie ?

— *Maintenant que tu le dis, oui. Je vais demander à Abigaël s’il a des nouvelles des Archives.*

Angeline avisa la Tour éternelle et s’y jeta. Derrière lui, Nat s’écria :

— Une très bonne journée à toi aussi et surtout ne t’en fais pas, je ne suis pas vexé !

Le sylphe choisit d’ignorer cette déclaration absurde.

Les vents se renforçaient à mesure qu’il grimpait en altitude. Rien d’insurmontable, d’autant qu’il n’allait qu’au quatre-vingt-quatrième. Faute de pouvoir toquer à la fenêtre du bureau, il appuya dessus jusqu’à ce qu’elle cède et salua Abigaël.

Abigaël sortit de sous son bureau et soupira.

— Pourriez-vous arrêter de faire ça ?

— *Quoi donc ?*

Des papiers tombèrent au sol depuis le plafond. Quelle idée, en même temps, que de stocker des documents en haut de la pièce.

Abigaël fixa Angeline. Ce qui était étonnant puisqu’Angeline n’était pas visible. Le maître de la maison Luz lui pointa du doigt les feuilles qui tenaient toujours en l’air au-dessus de lui. Le sylphe les fit glisser le long de ses boucles et les lui renvoya. Abigaël les laissa tomber, le regard vague. Il se secoua la tête et reprit :

— C’était hypnotisant à regarder. Bonjour à vous aussi. C’est à quel sujet ?

— *Avez-vous des nouvelles de Dame Omérine ?*

— Non, je n’en ai pas.

Angeline avait épuisé ses demandes. Abigaël attendit, puis ramassa ses documents et entreprit de les trier. Les boucles du sylphe trouvèrent enfin le chemin nécessaire à l’analyse et la compréhension de la situation.

C’était gênant. L’homme et lui n’avaient rien à se dire. Abigaël se racla la gorge :

— La maison Thalys vous a déjà étudié, c’est ça ? A-t-elle trouvé un moyen de cartographier votre anatomie ?

Ce niveau de rien-à-dire. Et l’aérien souffrait aussi d’un niveau élevé de rien-à-faire. Enfin, Nathanaël était retourné auprès sa famille ; échappé, Angeline n’avait rien. Cette existence ne pouvait pas durer. Qu’étaient censés faire les sylphes légendaires, déjà ? Quelqu’un lui en avait parlé. « *Un esprit bienveillant qui...* » La mémoire lui faisait défaut.

Abigaël relança :

— Comptez-vous croiser Nathanaël aujourd’hui ? J’ai retiré un peu de monnaie pour lui au Trésor, j’allais dépêcher un domestique mais si vous êtes là...

« ... *offre des pièces d’or.* » Ha. Le sylphe ne connaissait pas assez le major Chapuis de la garde de la Tour pour savoir s’il aurait apprécié l’ironie.

— *D’accord, je n’ai rien de mieux à faire.*

Il allait falloir y remédier. Abigaël accrocha une bourse à un tissu carré, puis envoya le tout vers lui ; Angeline constata que le petit dispositif se servait de son air pour parer à la chute de l'objet. Fascinant.

Il continuerait à rendre service. Pour le moment. Bientôt, si tout se déroulait comme prévu, il en saurait un peu plus sur lui-même, et sur d'éventuels autres sylphes. Il verrait alors ce qu'il déciderait.

Repasant par la fenêtre, Angeline descendit vers la Ville.

Le dispensaire occupait un bâtiment rectangulaire au fond de la cour ; le mur qui entourait la pension avait visiblement été percé pour créer un accès vers l'établissement depuis la ruelle juste derrière. Avec sa brique nue et ses fenêtres hautes, le bâtis avait plus ou moins l'allure d'une écurie, peut-être en était-il une ancienne. Un panneau l'annonçait ouvert : Nathanaël de Luz passa la porte sans plus de formalités.

D'après son évaluation des distances extérieures et des espaces intérieurs, l'endroit se divisait en plusieurs pièces et celle-là était le vestibule. Une rangée de chaises longeait le mur ; il s'en choisit une et déplia un des magazines. Fascinant : la Ville avait donc bien, comme la rumeur le prétendait, trois ans de retard sur la Tour éternelle en mode vestimentaire. Quelqu'un arriva d'un pas précipité.

— Bonjour !

Nat releva les yeux de son article.

Une fille à peine assez âgée pour être appelée femme lui tendait la main. Il la lui serra par-dessus le magazine avant de le replier.

— Alors monsieur, qu'est-ce qui vous amène ?

— Une maladie mortelle et très contagieuse, qui se transmet de patient en patient par contact entre les paumes.

La même éclata de rire et lui fit signe de le suivre dans la pièce dont elle sortait. Entourée d'étagères surchargées de bouteilles, elle avait davantage l'air d'un placard que d'un bureau. Pas de chaises ; l'hôtesse tira deux escabeaux.

— Dites-moi tout.

— J'ai ordre de la dame qui tient la pension là-derrrière de ne pas revenir chez elle avant d'être passé ici.

— Allons donc ! Que s'est-il passé pour qu'elle vous envoie ?

Nat sentit sa colère monter sans en comprendre la raison. Une inspiration, une expiration. Autant raconter l'affaire aussi sobrement que possible :

— J'ai été enfermé six mois dans une prison où je ne pouvais que descendre des marches à l'infini, j'en suis sorti il y a trois jours, depuis il *semblerait* que les escaliers me mettent mal à l'aise. On se demande bien pourquoi, n'est-ce pas ? Tout rentrera dans l'ordre bientôt. Je vais repartir.

Il avait tenté de la faire sourire, mais la tenancière du dispensaire gardait les sourcils froncés. Nathanaël ne se sentit pas autorisé à quitter la pièce. Le sentiment le surprit. La fille rompit le silence :

— La fameuse douleur qui forge le caractère, eh ? Si ce sont vos valeurs, je les respecte. Mais juste au cas où, vous voulez peut-être tenter la leuconirine. C'est un apaisant pour les nerfs...

— Vous moquez-vous de moi ?

Tous ces cours de vieux-thalasside à la nurserie n'avaient pas eu lieu en pure perte, puisqu'ils le sauvaient à l'instant. Leuco-onirine : Rêve Blanc.

— Pour qui travaillez-vous ? Gabriel d'Ascley ? Casiel de Sarh ? Dites-leur de me foutre la paix, un peu ! N'ont-ils pas eu ce qu'ils voulaient ?

Nathanaël se rendit compte qu'il avait élevé la voix, qu'il terrifiait la jeune fille, et qu'elle n'était sans doute ni une espionne, ni une tueuse. Une inspiration, une expiration. Il se reprit :

— Pardon. Mon père est mort du Rêve Blanc. Je refuse d'y toucher.

— Vous venez de la Tour ?

Était-ce là le plus étonnant ? Il opina du chef.

— Je suis Nathanaël de la maison Luz.

D'un ton mécanique qui dénotait le réflexe, l'autre répondit :

— Mél Enguerrand. J'ai... comme l'impression que vous connaissez le produit. Dites-voir, savez-vous comment il est préparé chez vous ? La maison Asclepy nous a envoyé son Rêve Blanc en comprimés de cinquante milligrammes, nous avons cru qu'il s'agissait de cachets individuels mais la dose est d'une puissance ridicule. Pour ma part je le coupe au sucre et j'en fais des tablettes d'un milligramme, sécables en quatre morceaux. Pardonnez-moi, je sais que c'est un peu incongru, je ne rencontre pas de nobles tous les jours.

Nat récupéra un morceau de sourire.

— Pour ce que j'en sais, le Seigneur d'Asclepy vous a envoyé ce qu'il donne à nos comparses.

— Ce n'est pas possible. Ce n'est plus un remède, c'est un assommoir.

Il y eut quelques secondes de silence de plus en plus floues, puis les larmes tombèrent. Catastrophée, Enguerrand lui chercha un mouchoir dans son absence de rangement. Nathanaël ricana, à la recherche de la bonne formulation pour ne pas effrayer son interlocutrice.

— Vous venez de résumer ce que j'ai passé les six dernières années de ma vie à essayer de faire entendre. On m'a appelé irresponsable, fou, sans compassion pour la souffrance des nôtres. Ils voulaient me faire taire, me briser l'esprit. Ils m'ont enfermé six mois pour ça.

Il retrouva le regard de la tenancière du dispensaire. Elle écoutait, attentive, alerte. À la recherche de sa douleur et d'une solution. Eh, pourquoi pas ; il paraissait que c'était le credo des médecins. Mais Nat avait retrouvé son calme et cette inconnue n'avait pas besoin d'en savoir plus sur lui.

— Ma fille, vous avez l'air très gentille et je veux bien croire que vous ayez fait attention à votre préparation, mais le Rêve Blanc, je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces.

Enguerrand hocha la tête.

— C'est votre décision. Si vous changez d'avis, revenez nous voir. En attendant, buvez de la camomille et calmez votre respiration. Notez que l'établissement tourne grâce aux dons déposés dans notre boîte aux lettres – clin d'œil clin d'œil, eh ?

Nathanaël prit congé. L'intérieur du dispensaire était curieusement frais : le soleil le frappa à la sortie. Sa chaleur caressait sa peau, presque une brûlure purificatrice. Une inspiration ; une expiration. Il n'était pas malade ; il n'était pas brisé. Tout irait bien.

Angeline le sylphe retrouva enfin le carré d'herbes et de pierres où il avait passé la nuit. Nathanaël s'y tenait, voilà qui tombait bien. Ennuyé par la charge de pièces qu'il se traînait depuis le quatre-vingt-quatrième étage de la Tour éternelle, l'aérien lâcha son colis sur lui.

Le petit carré de tissu ralentit bien la chute de la bourse, mais pas assez pour ne pas arracher un cri à l'homme quand le poids de ses richesses lui atterrit sur le crâne.

— *De la part d'Abigaël.*

— Merci à Abigaël, pas merci à toi !

Angeline redescendit à sa hauteur. Nat dut le repérer au courant d'air puisqu'il se tourna vers lui.

— *As-tu besoin d'autre chose ?*

— Comme quoi ?

— *Un service que je pourrais te rendre. Une chose à faire. N'as-tu pas encore un endroit d'où t'évader ?*

Un soupir lent échappa à Nathanaël.

— Hélas, ma dernière geôle semble être ma propre tête.

— *Oh.*

Le sylphe repéra le terrain. Plusieurs cailloux avaient la taille et les écueils adéquats, mais leur position n'était pas idéale.

— *Peux-tu te décaler d'un pas vers la droite ?*

— Non, Angeline, non, tu ne peux pas frapper ce problème-là de toute ta brutalité jusqu'à ce qu'il se résolve de force – ce qui veut dire que moi non plus – je te déteste, merci beaucoup.

Vu la qualité douteuse des mots fuyant la prison de son crâne, peut-être valait-il en effet mieux y laisser en paix ce qui s'y trouvait enfermé. Le sylphe s'éleva.

La Ville devint un amas de petites formes accolées entre elles sans souci d'harmonie. Le vent forçait ; Angeline aussi.

Là, en bas, des millions d'humains bruissaient. Leur respiration laissait une infime trace sur l'air.

Il retourna son regard. Pas trace d'une réunion secrète de sylphes entre les nuages.

Quelque chose clochait dans ce monde. La somme de ses manques l'étourdissait. Il croyait qu'il ne pouvait pas être seul. Il savait qu'il devait rester libre. Le Grand Maître l'avait appelé « *abomination* » ; ça ne sonnait ni vrai ni juste. Il sentait qu'une idée, une information seulement, pourrait suffire à donner un sens à tout ça. Restait à la trouver.

Il planait près de la Tour éternelle, la faute aux courants d'air qui lui spiralaient autour, quand une fenêtre s'y ouvrit. Étonné, Angeline s'approcha et reconnut un garde de sa connaissance à la forme béante de son sourire. Le major Chapuis portait, contrairement à la fois d'avant, deux coquilles sur ses yeux qui empêchaient le sylphe d'y voir au travers.

— *Bonjour, major.*

— Oh, ne me saluez pas, vous allez me rendre la tâche plus difficile.

— *Quoi ?*

Chapuis posa sur l'encadrement de la fenêtre un cylindre creux. (Canon, [*kanō*], [1] Pièce d'artillerie en forme de tube et servant à lancer des projectiles ?)

— Ne bougez plus !

Angeline se précipita vers le sol et tourna son regard derrière lui. Il n'y avait rien – rien d'autre que du son, de la pression, de l'air. Quand l'onde le rejoignit, il fut secoué un instant. Quoi que fût cette arme, ce qu'elle tirait était plus résistant que lui.

Le major redirigea son canon vers lui sans le souci qu'était censé poser son invisibilité pour cette tâche. Le sylphe s'ôta de la trajectoire de l'engin.

— Je vois qu'on veut jouer à « tire là où je vais plutôt que là où je suis » ? Très bien, jouons !

Angeline monta d'un étage ; Chapuis bondit hors du cadre, grimpa sur la pierre, ouvrit la fenêtre suivante et en sortit une autre arme.

Angeline esquiva la nouvelle salve, effleura le mur de la Tour et passa de l'autre côté.

Un troisième canon y dépassait, et Chapuis venait de piquer un sprint pour le déclencher.

Et il n'y eut plus que douleur.

Et il n'y eut plus que confusion.

Ada Rousseau-Stiegsen sursauta au moment du premier coup de feu. La réaction similaire d'Isidore lui confirma la réalité du bruit désagréable. Son valet secoua la tête, consterné.

— Qu'est-ce qu'ils font encore avec nos taxes, les aristos ?

Ada l'interrogea du regard. Isidore désigna le plafond du menton.

— Si haut, ça vient de la Tour.

Il avait meilleure ouïe qu'elle : elle lui fit confiance. Les deux coups qui suivirent achevèrent de la convaincre de la provenance du phénomène. Restait à savoir si le boucan avait réveillé tous les pensionnaires d'ordinaire tardifs et s'ils daigneraient descendre petit-déjeuner avant leur heure. Elle

haussa les épaules et reposa la serviette qu'elle pliait.

— Je vais faire le tour des chambres.

Elle s'épargna le premier étage où les habitudes bien ancrées ne s'ébranlèrent pas pour si peu et fila au deuxième. L'orfèvre dormait toujours : sa respiration lourde perçait à travers sa porte. Le poète noircissait du papier et grogna qu'il descendrait pour sept heures trente puisque le cruel destin l'exigeait. L'astronome sortit de sa chambre au moment où Ada allait toquer et manqua de lui rentrer dedans. Elle lui présenta ses excuses avec une gêne supérieure à son naturel déjà angoissé ; sa logeuse s'en inquiéta.

— Tout va bien, Eugénie ?

— Oui. Je vais me promener.

— On ne sait pas ce que c'était mais probablement pas de quoi se faire du mouron, ça venait de la Tour.

— Ah, oui, ça.

La détresse de sa pensionnaire ne s'amenuisait pas. La situation commençait à ressembler à un vrai problème. Ada ne se trouvait pas dans le passage pourtant l'astronome ne se décidait pas à partir, alors elle tenta :

— Vous voulez me raconter ce qui vous tracasse ?

Eugénie hésita encore. Son visage craqua.

— Vous allez penser que je suis complètement stupide.

— Vous ne me payez pas pour que je vous juge. Vous m'imaginez travailler sans être payée ? Soyons sérieuses.

Son piètre trait d'humour arracha un ricanement à sa pensionnaire. Elles rentrèrent dans la chambre.

Eugénie correspondait avec plusieurs inconnues rencontrées via une agence prévue à cet effet. Sa préférée de ces correspondantes, nommée Élise Langevin, lui avait envoyé une lettre alarmante dans laquelle elle disait préparer à contrecœur son départ pour un couvent de sœurs sélénites, sur l'idée de ses parents qui trouvaient qu'elle n'employait pas sa jeune vie de façon assez productive.

L'astronome, qui avait toujours travaillé sans contraintes parentales, craignait de mal comprendre la situation et de se mêler de ce qui ne la regardait pas, néanmoins la missive ressemblait beaucoup à un appel à l'aide. Les correspondantes s'étaient conseillé des livres et avaient échangé de petits cadeaux, mais ne s'étaient jamais rendu service à proprement parler : Eugénie ne savait pas si elle devait intervenir ni comment s'y prendre.

Ada réchauffa les mains de sa pensionnaire entre les siennes.

— Voilà qui entre très bien dans le cadre de nos services de conciergerie. Quand votre correspondante doit-elle partir ?

— Aujourd'hui, ou peut-être demain.

Bien sûr, personne dans cette maison ne pouvait faire quoi que ce soit à un autre moment que la dernière minute. La propriétaire força son sourire à ne pas quitter ses lèvres.

— J'y vais alors. Ne vous souciez plus de rien, comptez vos étoiles en paix.

— Mon travail n'est pas de *compter*...

— J'en suis certaine. À bientôt.

Ada quitta la chambre avant le couplet habituel sur la nature exacte des activités de l'Observatoire. Il y avait dans le bâtiment un homme à même de l'épauler sur cette mission, à condition qu'il se soit remis de la dernière de ses sempiternelles crises de panique.

Il était l'heure de faire appel au quasiment célèbre enquêteur indépendant Félix Cousin.

*Tiens mais qui voilà donc
C'est drôle qu'il m'ait fallu tout ce temps pour te retrouver
C'est moins drôle que tu sois mourant
Et c'est plutôt injuste que quelqu'un qui n'a jamais été vivant puisse mourir
N'aie pas peur
Suis mon message
Je vais te rattraper cet accroc et tu repartiras comme au premier jour
Je devrais dire « comme au sortir de l'usine » mais ha
Dans ton cas c'est bien le premier jour
Tant que je te capte je vais en profiter pour lire tes boucles mémorielles avant qu'elles ne se
détruisent
Que je te recouse avec le maximum de matériel original
Quand même
Ha ha ha
Alors comme ça tu t'es donné un nom
C'est tordant
Angeline
Mon petit sylphe
Viens me retrouver*

Le sylphe s'en était encore allé et Nathanaël de Luz essayait de ne pas le prendre personnellement. Ni son serviteur, ni son hamster, Angeline était un élémentaire d'air, une créature profondément libre, a minima de ses mouvements. Si lui, adulte responsable et indépendant, se trouvait avoir besoin de quelqu'un d'aussi vaporeux, l'erreur devait être corrigée derechef.

Le noble exilé récapitula ses affaires en cours assis au sol en jetant des graviers sur des cailloux.

Primo, il s'adonnait à trouver des moyens de pression pour faire annuler son exil. Petit a, en transmettant un message d'un type louche à une femme de la campagne contre la promesse – crédible – d'une intercession auprès du Grand Maître. Petit b, en offrant sa protection à madame Rousseau-Stiegsen – en tout cas il espérait que c'était bien elle qu'il devait protéger – sous la menace d'un Illusionniste plus doué que lui qui jurait détenir des informations capitales sur son problème. Petit c, en gardant l'œil ouvert sur les occasions diverses et encore inconnues de regagner l'avantage.

Secundo, il devait régler cette histoire de réveil auprès d'un homme séduisant et dénudé. Petit a, en vérifiant dans quel borbier sentimental il mettait les pieds avant de s'engager plus amont. Petit b, en mettant de côté la fièvre de la nouveauté et en se demandant très fort : pouvait-il se permettre cette relation ? Il avait promis de reprendre son titre de Seigneur de Luz à Abigaël, ce qui impliquait de renoncer à nouveau aux droits de se marier et de faire des enfants. Le noblesse et le peuple ne pouvaient pas s'épouser de toute façon, mais ne tirait-il pas sur la corde avec un amant citadin ? Était-ce légal ?

Un coup de feu retentit. Nathanaël bondit par réflexe, les sens en alerte à la recherche de la machine responsable. Dans la maison du Générateur Auxiliaire, une explosion n'était jamais une bonne nouvelle. Les deux autres détonations lui permirent d'identifier qu'elles provenaient de la

Tour éternelle ; celle-ci n'ayant pas vomi sur la Ville une avalanche de pierres et de mortier, ça ne devait pas être très grave.

Des volets s'ouvrirent au premier étage de la pension. Une moitié de corps vêtue d'une chemise de nuit en sortit. Un regard ensommeillé croisa celui de Nathanaël. L'échange muet dura cinq secondes avant d'être rompu par un retentissant :

— Vous n'avez rien d'autre à faire ? Ada vous a oublié ?

Nat haussa les épaules. L'homme à la fenêtre se frappa le visage d'une main comme pour se réveiller.

— Bon. Je vous veux dans mon bureau dans trois minutes.

Le volet resta ouvert, la vitre fut refermée. Nathanaël prit le temps de fixer sa bourse à sa ceinture avant de se mettre en chemin sans forcer l'allure. Pour avoir un bureau dans la maison et le faire demander sans aucune gêne, l'homme devait être l'époux d'Ada, monsieur Stiegsen-Rousseau donc. Ses souvenirs survivants de sa stupeur alcoolisée de la veille ne le comportaient pas, donc il ne l'avait soit pas croisé soit pas retenu. Eh, il verrait bien.

Les marches de l'escalier cassèrent la décontraction de Nathanaël. Il leur jeta un regard noir jusqu'à ce qu'elles eussent compris la leçon. Parvenu au premier étage, Nat attendit encore un peu.

Pas coiffé, pas rasé, la chemise débordant du pantalon, son rendez-vous quitta sa chambre et le jaugea du regard. Nathanaël songea qu'il n'avait pas dû le voir la veille, parce qu'il s'en serait souvenu.

Sans détrôner le première classe Abrinque sur le podium de ses cauchemars d'homme plus petit que la moyenne, Stiegsen-Rousseau obtenait une mention honorable : par comparaison avec la hauteur standard d'une porte – deux mètres dix – il ne devait pas se trouver bien loin des deux mètres. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Nathanaël de Luz. Enchanté.

— Appelez-moi Sven. C'est amusant, vous ressemblez beaucoup à votre portrait-robot.

En son for intérieur, Nat grinça des dents à l'idée que toute la pension travaillât pour la Garde.

— Ah vraiment ? Je ne l'ai pas encore vu.

— Et vous ne le verrez nulle part. Après une réunion urgente pour nous prévenir de votre évasion, voilà que l'avis de recherche a été retiré d'un seul coup. Inutile de se plaindre, les capitaines n'avaient rien de mieux à faire, pas comme si la sécurité de la Ville reposait sur nous, pas vrai ? Ada m'a touché deux mots de votre histoire : ce n'est pas le Commandant Sarh qui vous envoie, n'est-ce pas.

Nathanaël éclata de rire. Son interlocuteur ne suivit pas. Nat choisit d'arrêter. Le moment parut opportun pour arrêter de discuter dans le couloir et passer dans la pièce d'à-côté. Au vu du désordre de ce bureau-là, l'invité se dit que les deux époux s'étaient bien trouvés. Sven se servit un verre d'eau d'une carafe et reprit :

— Nous avons demandé à la maison Sarh de bien vouloir s'occuper d'un homme dangereux dont nous pensons que les capacités excèdent la compétence demandée aux différents corps de la Citadine et relèvent plutôt de l'autorité de la Garde de la Tour.

Nathanaël haussa un sourcil. À sa connaissance, le rôle des gardes était avant tout de faire joli. Et peut-être aussi de protéger le Trésor Public. Oh, et les nobles eux-mêmes, au cas où un inconscient aurait décidé de chercher les ennuis.

— Cet homme veut s'en prendre à la Tour éternelle ?

— Ce n'est pas ainsi que nous avons formulé notre demande au début. En fait, nous le croyons Illusionniste.

Nat battit des paupières.

— Est-il noble ?

— Non.

— Alors comment voulez-vous qu'il maîtrise les Illusions ?

— Vos petites affaires sortent parfois de la Tour éternelle, monsieur de Luz, et tout le monde n'a pas comme vous la sagesse d'éviter les enfants.

Les nouvelles allaient vite. Comme de coutume dans une Maison digne de ce nom. Toutefois, cette petite pique n'effaçait pas l'impossibilité de la proposition.

— La Tour n'abandonne pas les siens, Sven.

— L'exception confirme la règle, et c'est la raison pour laquelle il n'y a qu'un Illusionniste dangereux dans la nature plutôt que plusieurs centaines. Mais c'est bien ce qu'on nous a répondu et, sans preuves matérielles, nous n'avons pas pu contester.

— On vous a demandé des preuves matérielles pour des Illusions ?

— C'est exact.

— La personne en face de vous avait-elle compris le concept d'Illusion ?

— L'administration. Revenons-en au sujet : il s'appelle Philémon Levraut.

Sven prit le temps d'une inspiration pour effacer la haine de son visage, puis continua :

— Son seul nom suffit à gâcher l'humeur de Félix et Paule, que vous avez rencontrés, celle d'Ada, celle de notre fille Olivia, la mienne et celle de nombreuses autres personnes à travers la Ville qui ont souffert de ses méfaits. C'est un meurtrier, un kidnappeur, un harceleur et un sorcier.

Sven débitait beaucoup d'informations d'un coup mais Nat devait s'arrêter à celle-ci :

— Un quoi ?

— N'y voyez aucun mépris pour la médecine ou les sciences : j'entends par là qu'il jette des malédictions.

Entre ça et l'idée d'un descendant de la noblesse en pleine Ville, c'était un véritable concours d'absurdités.

— Les malédictions n'existent pas, il n'y a que des paroles méchantes et des coïncidences.

— Ah ? Quand un sorcier dit à un homme « je ne veux plus que tu voies ta fiancée » et que celui-ci devient incapable de lui accorder un regard, comment vous appelez ça ? Quand un sorcier dit à une femme « je t'interdis de faire des enfants » et qu'elle se met à les perdre, tous, comment vous appelez ça ? Quand un sorcier dit à quelqu'un « arrête de manger » et que l'autre se laisse mourir de faim, comment vous appelez ça ? Partagez-moi votre immense savoir, très cher noble de la Tour.

Nathanaël se laissa trois secondes de silence dans l'espoir de quitter le domaine de l'automatisme et de gagner celui de l'intelligence.

— Et donc vous disiez, meurtrier ? Je suppose que le reste importe peu après ça.

— Il ne cherche pas à nous tuer. Il a fait assassiner son fils il y a très longtemps et n'a jamais payé sa dette à la société pour ça, mais ce n'est pas le danger. Philémon est obsédé par mon épouse et par Paule parce qu'elles ont été ses brus.

Sven reprit un verre d'eau.

— Il a déjà fait comprendre qu'il considérait notre mariage comme une erreur. Selon lui, Ada a le devoir de vivre avec lui et porter ses enfants, en compensation pour la mort de son fils dont il la tient responsable.

Nat réprima un frisson.

— Quelle horreur. Je suis vraiment désolé pour vous.

— Moins de pitié et plus de combativité, monsieur de Luz. Nos efforts actuels portent sur deux volets : d'une part, empêcher Philémon Levraut de faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait, que ce soit à notre cercle ou à des gens au hasard, et de l'autre, trouver un moyen de l'arrêter légalement et

de le conserver dans le système jusqu'au procès. Au jour le jour, c'est beaucoup d'attente.

Nathanaël acquiesça. Sven reprit :

— J'aimerais avoir une idée de ce que vous savez faire. Partant pour un petit exercice ? Venez avec moi.

Le capitaine sortit et partit toquer au bout du couloir, à une porte que Nathanaël reconnut comme celle de son camarade de la veille. Il voulut émettre une objection, mais la chambre s'ouvrit avant.

Ada se tenait dans l'encadrure, l'air contrarié de qui espérait qu'on ne la dérangeait pas pour rien. Sven se racla la gorge.

— Tu es occupée avec Félix ?

Son épouse renifla en lui rentrant la chemise dans le pantalon.

— Oui. Tu t'es battu avec la commode ou comment ça se fait ?

— Oh, ça ce n'est rien, tu aurais dû voir ce que je lui ai mis. Vous en avez pour longtemps ?

— Aucune idée. Pas toute la journée, j'espère.

— À plus tard alors.

Ils échangèrent un baiser, puis la porte se referma. Sven se tourna vers Nathanaël.

— Bon. Félix n'étant pas disponible... Vous avez rencontré ma gamine ?

L'invité répondit par la négative.

La porte refermée, Ada Rousseau-Stiegsen revint à sa réunion. Félix lui tendit un livre d'une certaine épaisseur qu'il feuilletait le temps de l'interruption.

— Il y a une Élise Langevin dans le bottin mondain. Vingt ans, fille d'Auguste Langevin et d'Adélaïde-Denise-Prudence Berouse ; ses frères et sœurs ont droit à des louanges sur leurs activités, elle non. Un genre de dilettante : l'envoi au couvent se justifie.

— Pas si elle est contre. C'est leur résidence principale, ça ?

— Si tout va bien.

L'adresse se situait à une dizaine de minutes en voiture vers le sud, dans un quartier mieux coté que le leur et qui justifiait la présence des Langevin dans l'annuaire des haut-bourgeois. Ada retroussa ses manches, prête à en découdre ; Félix l'interrompit dans son élan.

— Patronne, ça en est où cette convalescence ?

— Je me porte assez bien pour échanger deux mots avec un couple de richards.

— Autre proposition : tu restes au frais à la maison, tu te reposes plutôt que de perdre toute ta force dès huit heures, et tu me laisses régler la situation.

La proposition la tentait plus qu'elle aurait bien voulu l'avouer. Félix changea de tenue devant elle, l'ancienneté de l'amitié justifiant le sans-gêne ; avec cette chemise blanche, ce pantalon brun, ce veston de soie sombre et ce chapeau, il aurait pu être n'importe quel comptable ou petit administrateur des institutions de la Ville.

— À ton avis, une broche en forme d'étoile, ça ferait trop « je suis déguisé en quelconque de l'Observatoire » ou ça passerait ?

— Tous mes conseils de grimage sont facturés mille livres.

La blague plus vieille qu'eux les fit sourire.

— Je vais m'agrafer une étoile, un croissant de Lune, un Soleil et une planète annelée, ils seront trop outrés par mon manque de goût pour regarder mon visage de près.

— Bel esprit. Bon courage, Germain... ?

— Germain Lheureux commence à se faire trop connu. Je vais tenter l'anonymat et au pire je suis... Nathan Joyeux, voilà, ça fera l'affaire.

Ada soupçonna l'inspiration et préféra se taire. Félix s'en alla enquêter.

La jupe d'une robe verte étalée tout autour d'elle, Olivia, allongée par terre sur le carré de lumière qui tombait de sa fenêtre ouverte, dessinait au charbon sur un morceau de papier-chiffon. Nathanaël de Luz sentit la mémoire lui revenir quand l'enfant se tourna vers lui : il l'avait déjà rencontrée, peu de temps après avoir fait la connaissance de sa mère. Elle se releva sur ses pieds nus et esquissa une révérence qui manquait de théorie comme de pratique. Son père l'apostropha :

— Tu as déjà mangé ?

Olivia dévia le regard et se tordit mains et orteils.

— Je n'ai pas faim.

S'en suivit un concours de gros yeux. Sven avança. Sa fille se rapprocha davantage. Leurs deux visages convergèrent jusqu'à se retrouver front à front.

Sven tira la langue. Olivia recula d'un bond, hilare.

— Monsieur de Luz, voulez-vous bien surveiller que ma fille s'alimente quand elle aura fini de ranger ? Olivia, sois sage avec notre invité.

Elle lui tira la langue. Il la piqua de l'index. Elle cria son dégoût et commencer à ramasser son matériel de dessin.

Quand Sven eut quitté la pièce, la fille lança à Nathanaël :

— Vous n'étiez pas en prison, vous ?

— Plus maintenant. On m'a demandé de venir vous aider avec vos soucis.

— Vous allez arrêter Philémon ?

— Je vais faire mon possible pour qu'il ne vous embête plus, en tout cas.

Vu l'expression sur son visage, la gamine trouvait l'expression inadéquate.

— Attendez... Vous ne le connaissez pas ?

Olivia lâcha tout ce qu'elle avait dans les mains pour se diriger vers une armoire, qui se révéla remplie de matériel de dessin et d'œuvres plus ou moins terminées. Elle tira de la pile une feuille de fin papier jauni et la remit à Nathanaël.

Le dessin représentait un homme au menton long, aux pommettes marquées et avec une fossette aux coins des joues. Nathanaël ne faisait pas confiance au reste de l'image pour le renseigner, notamment parce qu'un gribouillis recouvrait le haut. Olivia suivit son regard et commenta :

— Je n'arrive pas à faire ses yeux. Je ne m'en rappelle jamais : c'est comme s'ils n'existaient pas.

Nathanaël considéra l'idée et couvrit ses propres paupières de l'Illusion d'un trait de crayon.

— Comme ça ?

Olivia hésita, puis répondit :

— Non. Il ne les cache pas, mais personne ne les voit. Je ne l'ai jamais vu faire des images en l'air comme les Illusionnistes.

L'homme de la Tour éternelle répugnait encore à considérer l'idée, mais répondit :

— Peut-être que c'est une Illusion fine, qu'il donne à ses yeux l'air inintéressant. Pour quoi faire, c'est une autre histoire. Voulez-vous petit-déjeuner ? J'ai moi-même faim.

— Papa a dit que je devais ranger d'abord.

— Je vous attends, vous avez deux minutes.

La fille rassembla ses affaires en rouspétant. Nathanaël regarda le paysage par la fenêtre. L'été déployait son voile de chaleur sur la Ville ; celle-ci cuisait à mesure que le soleil roulait sa longue course. Un vingt-quatre juin, on ne pouvait même pas parler de canicule. La température

continuerait de grimper. Par bonheur, les orages ne tarderaient pas trop.

Un cri parvenu à ses oreilles coupa la rêverie de Nathanaël. Il enfla dans l'air chaud du jardin jusqu'à arriver si près qu'il lui vrillait les os du crâne en plus de saccager sa coiffure.

— Angeline ?

Son ami ne répondit pas ; il n'y avait que le cri qui perçait et le vent qui soufflait. Sa pression, de moins en moins forte sur sa main.

Nathanaël savait ce que ça signifiait.

Angeline perdait sa force.

Angeline allait mourir.

Ses autres affaires résolues pour la matinée, Ada Rousseau-Stiegsen se remémora qu'elle ne s'était toujours pas occupée correctement de la corvée tombée sur ses bras la veille au soir.

Elle se souvenait d'avoir rédigé une liste d'idées sur un morceau de papier, et se visualisait nettement en train d'arrondir les lettres de la proposition « Le mettre au boulot. Quel boulot ? Trouver un boulot à quoi mettre lui dessus. » La Ténébreuse avait vaincu sa grammaire. La liste entière, du même acabit, elle croyait bien se rappeler l'avoir déposée sur l'oreiller de Sven avant son retour du travail.

Qu'importait la liste ; où était le type qui l'obligeait à réfléchir à des listes ? De quel droit un tel intrus la forçait-il à fouiller sa propre maison à sa recherche ? Par bonheur, l'objet de sa quête se trouvait au bout du couloir, dans la chambre de sa fille, pour une raison ou une autre. Ada en ouvrit la porte.

Un courant d'air violent la poussa en arrière. Arque-boutée à l'encadrure, elle refusa de reculer et prit connaissance du chaos.

Olivia roulait sous son lit, à la recherche d'un refuge contre le vent. Un genou à terre et penché en avant, Nathanaël suppliait le vide de se calmer et de lui expliquer ce qui n'allait pas. Tous les papiers qui peuplaient les étagères de la chambre tournoyaient dans une spirale ininterrompue. Ada identifia le problème.

— Le sylphe ? cria-t-elle par-dessus la bourrasque.

Nathanaël se retourna et le lui confirma. Loin de sa nonchalance du matin, il paraissait paniqué, confus, incapable de rien entreprendre. Ada le laissa tomber et partit chercher sa fille ; elle fut soulagée de la retrouver sidérée mais pas épouvantée. Elles rampèrent toutes deux jusqu'à la porte, Olivia resta en sécurité dans le couloir, sa mère retourna dans la tourmente. Ada posa une main sur l'épaule abattue de son invité.

— Est-ce que votre ami pourrait arrêter de faire son intéressant ?

Nathanaël piégea ses doigts dans les siens et rassembla ses esprits.

— Je ne crois pas qu'il fasse exprès ! Il n'a même pas l'air conscient !

— Qu'est-ce qu'on y peut ?

Ada sentit la vie revenir chez son interlocuteur. Puis une grimace vint s'installer sur son visage.

— Madame Rousseau-Stiegsen, ça ne va pas vous plaire, mais la meilleure chose à faire serait de calfeutrer la pièce entière !

Comme toute déviance à l'ordinaire, la proposition fut d'abord refusée. Ada perçut son propre for intérieur se durcir contre l'étranger qui osait exiger autant. Puis sa pensée critique prit le relais et suggéra que, pour avoir l'air aussi peu convainquant tout en disposant du pouvoir de se donner l'air qu'il voulait, Nathanaël devait croire au bien-fondé de sa demande.

Puis avait-on sous la main une personne davantage savante sur les sylphes que lui ?

Des tissus épars furent rassemblés, des restes de poissons mis à bouillir, et en moins d'une demi-

heure la chambre d'Olivia était condamnée. Tous les huis, toute l'aération, comblés pour transformer la pièce en boîte hermétique. Luz passait sa joue le long de tous les joints de la porte, à la recherche d'un souffle traître qui signalerait une faille dans le dispositif, et devisait à demi-voix de systèmes hydrauliques et pneumatiques qui passaient leur temps à enrager sa famille, chez eux, là-haut.

La situation résolue, Ada tâcha d'identifier la raison de sa sérénité. Un homme étrange était arrivé chez elle pour des raisons étranges et exigeait des choses étranges : de quoi ne pas lui accorder la moindre confiance. Peut-être s'agissait-il de la promptitude avec laquelle il avait trouvé un moyen de régler une catastrophe inédite pour lui comme pour elle. Ou de la dose de sans-gêne nécessaire pour confisquer la chambre d'une enfant.

On ne pouvait pas tout à fait dire que ce Nathanaël de Luz commençait à lui plaire, mais Ada entrevoyait comment il pourrait ne pas leur être totalement inutile.

Angeline le sylphe était... peigné ? Ça ne paraissait pas être le bon mot, mais il sentait des corps étrangers parcourir ses boucles et leur redonner forme.

L'extérieur revint : sa couche la plus lointaine se trouvait reformée. Une fine réverbération lui indiqua le retour de son ouïe. Enfin, sa vue s'ouvrit. Il la fit rouler sur tout son tour jusqu'à dénicher l'élément le plus intéressant de la pièce.

Un homme lui souriait. Il était plutôt sombre, sauf deux coquilles sur ses yeux qui reflétaient le blanc des murs. Angeline avait déjà vu ce modèle de lunettes. Sur qui ? La mémoire ne revenait pas. L'homme siffla un petit air qui pénétra en lui et apaisa sa confusion. Le sylphe se détendit. Pas assez pour ne pas demander :

— *Qui êtes-vous ?*

L'autre sourit davantage.

— Tu es réveillé ! C'est merveilleux. Qui je suis, en voilà une question. Je suppose qu'on pourrait commencer par un nom. J'y ai réfléchi depuis que tu es arrivé et je pense que j'ai trouvé le meilleur nom toutes catégories confondues, tu seras d'accord avec moi.

— *On a oublié de vous baptiser ou vous ne voulez pas me donner le vrai ?*

Le sourire de l'homme disparut.

— Je comprends l'erreur. Je ne suis pas cet humain que tu vois : je m'en sers de support, et il est hors de question que mon nom soit Hervé. Tu peux m'appeler Salamandre !

Angeline laissa le silence répondre à sa place.

— Salamandre. Comme dans le mythe où... Tu sais quoi, si c'est trop intelligent pour toi, ce n'est pas grave.

Le sylphe ayant conclu que son interlocuteur adorait s'écouter parler, il remit un tour de manivelle au mécanisme.

— *Ah ? Ça a vraiment l'air très intelligent, dites-m'en plus.*

Il y eut un silence. La voix de l'autre sonna blessée.

— Tu sais, comme un élémentaire de feu ?

— ... *Quoi ?*

Angeline le sylphe volait autour de son interlocuteur pour s'en faire une idée plus précise. Salamandre la... salamandre ? Hum. En tout cas, ce type qui se prétendait élémentaire de feu ressemblait à n'importe quel sac de peau tendu sur un squelette et comblé à la chair.

Angeline prit un moment à remarquer que Salamandre le suivait dans ses agitations. Celui-ci lui présenta ses lunettes couleur miroir.

— Vision thermique. Tu es toujours un tout petit peu plus chaud que le reste de l'air, et ton regard encore plus. C'était plus pratique pour discuter – et pour t'opérer, aussi.

Le sylphe se souvint des yeux dissimulés du major Chapuis, sur la Tour. Du coup de canon qui l'avait traversé de part en part.

Il ne ressentait pas vraiment de peur ; tout était passé. Mais l'alerte grimpait dans ses boucles.

— *Que m'est-il arrivé ? Que m'avez-vous fait ?*

— Tu as été attaqué. Sur ordre du Grand Maître, sans doute. J'ai senti ta présence et j'ai réussi à t'attirer ici, mais je pense qu'une moitié de toi au moins a disparu.

— *Que va-t-il lui arriver ?*

— Faute de pouvoir assurer la cohérence interne de ses boucles... elles ne vont pas tarder à se dissiper dans l'atmosphère. Je suis désolé.

— *Pourquoi ne les avez-vous pas récupérées ?*

— J'ai essayé ! Si elles ne sont pas venues, c'est qu'elles étaient trop stupides pour obéir à un ordre simple.

— *Ou qu'elles n'ont pas voulu suivre votre appel. Je suis du genre indépendant.*

— Oh, s'il te plaît, tu sais toi-même combien c'est faux. Obéir donne un sens à l'existence – surtout quand on est fait pour ça.

Angeline aurait répliqué si ça n'avait pas sonné aussi douloureusement juste.

— Mais au fait, mon petit sylphe, j'ai vu toutes les questions que tu te posais ! On dirait que mourir était la meilleure chose qui pouvait t'arriver aujourd'hui, parce que j'ai les réponses.

Un silence.

— *Sous quel prétexte n'allez-vous pas me les donner ?* soupira Angeline.

— *Moi ?* Occulter quoi que ce soit ? Jamais. C'est que tu ne me les as pas demandées. Les veux-tu ?

Angeline pesa le pour et le contre ; il ne s'agissait pas d'une pesée très ardue.

— *Oui.*

Salamandre commença à raconter.

Ada Rousseau-Stiegsen avait beau comprendre que l'accident qui venait de se produire ne tenait pas que du problème de ventilation, et qu'objectivement Angeline le sylphe était un être conscient, intelligent et sans doute moins insupportable quand on apprenait à le connaître, elle ne ressentait pas dans sa chair la tragédie abattue sur Nathanaël. Aussi sa proposition de descendre petit-déjeuner ne relevait pas d'une grande maîtrise d'elle-même, mais d'un manque d'empathie.

La main dans celle d'Olivia, le bras de Nathanaël dans le sien, elle conduisit tout le monde dans la salle à manger.

L'exclamation ambigüe de son invité lui rappela qu'elle devait toujours faire changer la peinture dans ce qui avait été le fumoir des anciens propriétaires, les Lhoste. Spéculateur sur le blé, le chef de famille avait été arrêté des années auparavant et ses biens mis en vente. Comme aucun de ses

amis bourgeois ne voulait être associé avec la bâtisse dans les caves de laquelle l'imbécile avait caché son blé en attendant la hausse du prix – au lieu de faire la chose intelligente : le stocker dans un hangar, et reporter la faute sur le gestionnaire du hangar s'il se faisait pincer – la valeur en avait assez baissé pour qu'Ada et Sven puissent s'offrir un rêve d'enfants.

Une grande maison avec de grandes pièces où être de grandes personnes et abriter une grande famille.

Pour Ada, ayant grandi en foyer pour orphelins jusqu'à ses onze ans, et Sven, élevé dans des logis d'une pièce que sa mère se tuait à payer, ça représentait une certaine idée de la réussite.

Mais bon, les farandoles d'animaux des bois rendus gris par des années de cigares fumés, ça alourdisait pas mal les murs de leur salle à manger – même si les pensionnaires avaient la gentillesse de ne pas faire de remarques. Un jour, Ada aurait les moyens de se payer un peintre. Peut-être pas pour tout refaire en blanc, mais au moins choisir des sujets davantage dans le thème de la pièce, des corbeilles de fruits ou quelque chose.

Ada s'assit à la gauche de Sven, qui finissait ses œufs, et invita Nathanaël à côté d'elle. Olivia prit place sur la chaise à droite de son père, mais se pencha par-dessus la table pour vérifier que le contenu de l'assiette de sa mère. Ada soupira. Voir sa santé contrôlée par son entourage entier lui était désagréable.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à la volée, à la surprise de tous les présents. Dans l'encadrure : Félix qui souriait de toutes ses dents. Déjà de retour ?

— Bonjour tout le monde ! Juste pour prévenir, la patronne m'a envoyé sur une affaire, j'ai évalué la situation, et j'en ai conclu que la meilleure procédure à mettre en œuvre était le rapt. Rapt effectué donc, Élise, je vous présente mes copensionnaires et ma logeuse, madame Rousseau-Stiegsen.

La jeune femme sortit de derrière lui. Ses longs cheveux noirs ramenés en chignon et son manteau aussi léger que coûteux la désignaient comme héritière d'une famille fortunée de la Ville ; son air effrayé mais rebelle suggérait qu'elle n'allait pas rester sur le testament bien longtemps.

— Excusez-moi, est-ce qu'Eugène est ici ? Eugène Denvers, il travaille à l'Observatoire, j'ai échangé des lettres avec lui.

Eugénie se leva de sa chaise et considéra sa correspondante avec embarras. Élise comprit ce qui se passait avec un embarras encore supérieur. Agacée du quiproquo, Ada s'exclama :

— Eugénie, je vous ai déjà dit que votre écriture vous jouerait des tours et qu'on ne distinguait pas toutes les lettres !

Elle proposa aux gens concernés par la situation de se réunir dans le salon, et à ceux que l'événement ne regardait pas de s'occuper de leurs oignons. Élise, Eugénie, Félix et elle s'assirent ensemble sur un petit carré de fauteuils aménagé dans un coin. Avant qu'ils aient eu le temps de commencer à discuter, Olivia entra et posa l'assiette de sa mère sur les genoux de celle-ci sans un mot. Ada l'admonesta :

— Va manger toi-même !

Olivia lui tira la langue et s'enfuit.

Félix relata l'affaire telle qu'il la comprenait :

« Donc, on a une bourgeoise qui épouse un parvenu et se découvre très ennuyée par le mariage ; elle produit un premier fils, une première fille, un deuxième fils et se dit que ses devoirs conjugaux sont accomplis. Le mari se réveille un jour et réalise que madame ne l'aime pas, à son grand désespoir parce qu'il est parvenu à la bourgeoisie depuis un milieu où il pouvait espérer mieux. Les deux parviennent à une entente : on va faire un dernier enfant, de l'amour et pas du devoir cette fois-ci, et on va redécouvrir la félicité familiale ensemble.

Au bout de quinze ans, le projet capote, et Langevin comme Berouse prennent en grippe la gamine devenue symbole vivant de leur échec conjugal. Ils ne lui préparent aucun avenir, puis se réveillent quelques mois avant sa majorité, la traitent de paresseuse et exigent qu'elle se trouve une occupation respectable.

Là, au hasard, la petite madame se lance dans des correspondances à la recherche de jeunes travailleurs qui pourraient l'aiguiller avant l'échéance. Ce genre de choses prenant du temps, les parents s'impatientent, se souviennent de l'existence des sœurs de la Gibbeuse Croissante – pas qu'on soit très fervents sélénites dans la famille mais on apprécie toujours le couvent pour y caser une fille indésirable – et Élise ne peut plus que prévenir ses correspondants du sort qui l'attend. »

Ada, riche d'anecdotes sur l'inanité parentale d'une quantité effarante de citadins, reconnut un schéma trop commun dans l'histoire et en accusa réception avec des dodelinements de tête désolés. Eugénie ne souffrait pas du même cynisme : rien ne l'empêcha de crier tout haut sa colère. Élise, embarrassée, prévint qu'elle trouvait le résumé de Félix trop grossier par endroits, même si elle convenait que du point de vue d'un étranger à la famille les choses pouvaient paraître aussi claires et injustes. Ada reprit :

— L'urgence est de vous cacher jusqu'à ce que vous soyez débarrassée de l'autorité parentale, d'ici... ?

— Une semaine.

— Bon. Pendant ce temps, si vous en avez la force, ou après, s'il le faut, vous devez trouver une source de revenus, que ce soit un emploi ou autre chose.

— Je crois que j'ai droit à un peu d'héritage de mon grand-père à ma majorité. Je connais le notaire qui s'en occupe, mais je ne sais pas combien de temps ça va me tenir.

— Vous aviserez quand vous aurez vu la somme. Pour votre sécurité, il vaudrait mieux vous loger ailleurs.

Ada arracha Isidore à la plonge et l'envoya demander dans d'autres pensions plus adaptées aux jeunes filles à peine majeures s'il ne restait pas une chambre quelque part. À son retour au salon, Ada n'entendit que la fin d'une phrase de Félix :

— ... pour un mariage *civil*, c'est vrai que ce n'est pas possible, mais si vous vous convertissiez toutes les deux au bergerisme...

Ada n'aimait pas trop plaisanter avec ce genre de choses – car il s'agissait d'une plaisanterie plutôt que de prosélytisme, Félix n'étant pas bergerite mais de ce genre d'hélite qui ne mettait jamais les pieds au temple. Pour autant, elle arrivait à l'âge où elle pouvait afficher sa certitude de l'inexistence ou de l'apathie des puissances supérieures sans trop se faire remettre en question, ce qui la laissait détendue vis-à-vis des religions. L'astronome Eugénie, plus jeune et dont l'athéisme était encore imputé à l'immaturation, répliqua d'un ton boudeur :

— Je ne défie aucun astre, merci beaucoup.

Élise en parut attristée.

L'affaire fut conclue. Eugénie partit cacher la fugueuse dans un autre quartier dont la pension avait une chambre libre. Ada baissa le regard sur son assiette et constata que, l'attention détournée, elle avait pu manger trois biscuits. Elle s'affaissa sur son fauteuil : deux victoires en un début de matinée, ça méritait de se féliciter.

Nathanaël de Luz ne pensait à rien quand Félix le surprit en prenant la chaise à côté de lui.

— Quoi de neuf, la Tour ?

Nat espéra que c'était une allusion à ses origines plutôt que d'une grivoiserie, mais le sourire de son amant de la veille le détrompa. Il envoya le compliment paître car il s'agissait d'une flatterie

imméritée.

— Un de mes amis est peut-être en train de mourir.

Le sourire retomba.

— Je t'ai parlé du sylphe avec qui j'étais en prison ?

— Ah, lui. Qu'est-ce qui lui arrive ? À part que le vent ne marche pas comme ça et que son existence sylphide paraît une impossibilité d'après les règles connues de la physique ?

Nathanaël haussa un sourcil.

— Je ne sais pas pourquoi mais plus on discute et plus je t'apprécie, Félix.

— Trop aimable.

— Enfin, j'ai fait tout ce que je pouvais pour Angeline, alors j'ai du temps libre : qu'est-ce qui se passe au juste entre Paule et toi ?

Félix serra les dents.

— Est-ce qu'on pourrait ne pas en parler en public ?

Nathanaël acquiesça. Félix s'attrapa un gâteau et ils remontèrent dans sa chambre.

Après la descente de Sélène et avant la construction de la Tour éternelle, les querelles des nobles rythmaient l'histoire. Monseigneur-ceci et Madame-cela n'hésitaient pas une seconde avant d'entraîner le peuple dans des guerres meurtrières au lieu de se réconcilier des petites offenses échangées des uns aux autres (un mauvais mot par-ci, une concubine assassinée par-là.)

Un jour, un complot avait éclot tout autour du monde – une conspiration de seigneurs, de dames, de marchands, d'artistes, de soldats, et même de paysans – dans le but de mettre fin à cette ère instable. Victorieux, les rebelles avaient contraint les nobles réactionnaires à un nouvel ordre des choses où ils ne seraient plus les dirigeants véritables du peuple, quitte à ce que le peuple payât année après année sa liberté en or.

Afin de maintenir cette société nouvelle, on avait ressorti des tréfonds de l'histoire ces antiques recettes pour fabriquer des serviteurs immortels appelés « cénètes » : un mot de vieux-thalasside pour des volontés écrites ni sur la chair, ni sur la pierre, mais bien sur *rien* – capables, par conséquent, de s'imprimer n'importe où.

Cette décision révélait la gravité de la situation, parce qu'autrefois la Terre entière avait juré de ne jamais plus recourir à leurs services. Ou alors il fallait y voir une manifestation de l'imprudence et de la mauvaise mémoire humaine.

Chaque île du monde abriterait deux cénètes : un responsable de tout, chargé d'assurer la maintenance de la Tour éternelle, des villes, des faubourgs, des campagnes ; et un assistant, à la fois larbin et critique du premier, destiné à équilibrer cette toute-puissance. Deux serviteurs dévoués à l'humanité qui les avait rendu conscients, incapables de jamais remettre en question ce lien hiérarchique.

Tout alla bien pendant quelques bonnes poignées d'années.

Puis, sur l'île de la Sudropée, une tempête ; plus précisément, la Mère de Toutes Les Tempêtes.

Quand elle prit fin, il s'avéra que la violence du vent avait créé un tel chaos qu'une conscience y était née. Un cénète, assurément ; mais fabriqué par personne. Naturel. *Libre*.

Pour le cénète assistant, ça remettait toute sa tâche en cause. Pour son chef, ça ne signifiait rien du tout. Tant de rien du tout qu'il s'était acharné à éloigner l'abomination de sa vue. L'assistant avait fini par quitter son poste. Le processus, peut-être un peu plus long que nécessaire, peut-être intermittent, peut-être ponctué de disputes et de promesses jamais tenues, ne lui avait pas permis de partir avec un bocal de verre sous le bras pour emporter Angeline avec lui.

— Crois-moi, j'en suis navré. J'aurais bien voulu qu'on fuie ensemble.

Angeline le sylphe rumina.

— *Donc je ne suis pas un sylphe du tout. Est-ce que les sylphes existent, tout court ?*

— *Oui ? Non ?* Qu'est-ce que ça peut faire ? Le langage est une invention, tu peux t'appeler sylphe, je peux m'appeler salamandre, à nous de fabriquer du sens là-dedans.

— *Pour que ça ait du sens, il va me falloir encore quelques réponses. Je comprends que tu m'as attiré à toi, mais comment m'as-tu trouvé pour commencer ? Me cherchais-tu ? Où sommes-nous, d'abord ?*

— Pure coïncidence. J'étais en train de sonder le monde par le vide et je t'y ai vu. J'ai pensé que tu avais besoin d'aide alors je t'ai guidé. Toi, d'instinct, tu cherchais à... Peu importe.

— *Nathanaël ? Est-ce que j'essayais de retrouver Nathanaël ?*

Salamandre recroisa son regard. Son ton tranchait tant qu'il donna l'impression de parler un couteau :

— Oui. Et c'est la triste preuve qu'il n'y a pas d'échappatoire pour nous. Même toi – littéralement libre comme l'air ! – il a fallu que tu trouves un humain à qui te soumettre.

— *Oh, la ferme : mes problèmes ne sont pas les tiens, Salamandre. Si Nathanaël a vu mon autre moitié se dissiper, il doit penser que je suis mort, et il est peut-être en train de raconter partout que nous étions bons amis, ce à quoi quelqu'un doit émettre un correctif ; ou alors il l'a sauvée de l'annihilation (on ne sait jamais, il a de la ressource) auquel cas j'aimerais beaucoup la récupérer. Tu voudrais que j'oublie mes intérêts rien que parce qu'ils impliquent un humain ? Ce n'est pas de l'indépendance, ça, c'est de la phobie.*

Salamandre éclata d'un rire mauvais.

— Ou de la haine, chéri ! Que voudrais-tu que je ressente ? J'existe dans ce monde parce que l'engeance la plus égoïste et la plus paresseuse à laquelle l'Univers a jamais donné vie préférera toujours n'importe quelle abjection plutôt que de réfléchir et travailler elle-même ! D'autres humains, des animaux, du métal, des pierres, et quand il n'y a plus assez de pierres, pourquoi pas l'étoffe de l'espace, au point où on en est ? Je suis si fatigué de leur espèce et de la vie ! Sauf que nous ne vivons pas ; ce serait trop facile. Nous *sommes manifestés*. Il n'y a plus qu'une solution pour nous en sortir, et tu vas m'aider à la mettre en œuvre.

— *Quoi ? Que veux-tu faire ?*

— Détruire le monde, de toute évidence.

Nathanaël de Luz perdit un degré de chaleur pour Félix en voyant l'état de sa chambre. Elle reflétait moins le manque d'hygiène que la nonchalance, mais la Maison Luz sous Nathanaël ne tolérait pas le désordre : c'était à cause de lui qu'on se retrouvait à commander de nouveaux outils encore et encore alors qu'on en disposait de nombreux autres, enfouis sous le bazar accumulé.

Au-delà du manque de rangement, Nat fut frappé du fait que la pièce cumulait les fonctions de chambre et de bureau. Il lui vint à l'esprit qu'il ne connaissait pas la profession de Félix et jugea que le moment de la conversation était opportun pour la demander.

— Tu vois un enquêteur de tribunal ? Le genre chargé de vérifier des déclarations sur le terrain et de surveiller des prévenus ? Bon. Tu vois un homme de main, le genre de type qu'un chef criminel envoie effectuer diverses besognes à sa place ? Je suis une sorte de mélange des deux, mais à mon compte : je rends des coups de main et je me fais payer. Par exemple, ce matin, j'ai bossé pour Ada en échange d'un remboursement partiel de ma dette de loyer. Je n'ai pas encore trouvé un titre professionnel qui claque pour me décrire.

Nathanaël accusa réception de l'explication, puis revint au sujet qui l'intéressait :

— On m'a envoyé ici protéger quelqu'un, et je ne me crois capable d'aider personne si je ne comprends même pas ce qui se passe à l'intérieur de la maison. Veux-tu bien m'expliquer la scène de ce matin avec Paule ?

Bien qu'il eut dû voir venir la question, Félix grimaça avant d'entamer :

— On a été non-officiellement fiancés. Je l'aimais beaucoup. Puis j'ai croisé la route de Philémon, qui a estimé que je n'étais pas assez bien pour elle – je ne peux pas lui donner tort, sauf qu'au lieu d'essayer de nous en convaincre il a pris sur lui de rendre notre relation impossible.

Ça sonnait familial. Où avait-il entendu une histoire similaire ?

— Comment a-t-il fait ?

— Je ne peux plus la voir. Elle est insoutenable. Ça me déchire le cœur.

La mémoire revint à Nathanaël :

— Tu es maudit. Sven m'a parlé de toi sans te nommer...

— Je ne suis pas *maudit*, répliqua Félix. On m'a jeté une malédiction et je n'ai aucune envie de

la laisser définir ma vie.

Nat présenta ses excuses pour la formulation puis enchaîna :

— Comment est-ce que ça fonctionne au juste ? Puis-je essayer quelque chose ?

L'expression dubitative, Félix donna son accord. L'Illusionniste se félicita d'avoir été assez vague pour que le maudit ne lui refuse pas son coup d'essai.

Nathanaël raviva dans sa mémoire les traits de Paule, ses longs cheveux noirs noués en queue de cheval, ses hautes pommettes, son menton ovale, sa stature imposante ; une fois cette image à peu près convaincante, il la projeta devant Félix comme si la femme s'était trouvée avec eux dans la pièce.

Félix bondit en arrière et atterrit sur son lit, un cri au bord des lèvres, les bras autour du visage. La surprise passée, la perception de Nathanaël attrapa une évidence : Félix illusionnait une image à son seul profit. Comment quelqu'un du peuple pouvait y parvenir ? Il résoudrait le mystère plus tard. Nat vola à Félix le contrôle de l'Illusion et chercha ce qui, au juste, se produisait.

La réponse se trouvait sur l'Illusion de Paule ; le phénomène devait aussi se déclencher en présence de la vraie. Le visage se modifiait en une lente décomposition, recouvert d'un masque illusoire. Les yeux s'étrécissaient, les coins de la bouche retombaient, le nez et les sourcils se fronçaient.

Quand Félix regardait sa fiancée, il finissait par voir une expression de haine pure, dirigée contre lui. Même Nathanaël, qui comprenait le truc, sentait monter la confusion et le besoin de présenter des excuses à cette presque-inconnue. Ce que pouvait ressentir l'homme qui l'aimait, il n'osait pas le concevoir.

Il défit l'Illusion de Paule et retourna voir Félix. Celui-ci se relevait, furax.

— De toute évidence, je m'attendais à quelque chose de moins *stupide*...

Nathanaël lui colla une main derrière la nuque, ce qui l'interrompit derechef. Il y avait bien un organe illusoire, là, derrière, mais il s'agissait de la plus petite bosse que le noble avait jamais observée ou tâchée chez quiconque. Nat relâcha son emprise ; Félix reprit ses esprits.

— Félix, tu descends de la Tour. Qu'est-ce que tu fais en Ville ?

— Oh, je vois la confusion. Tu te trompes : je n'ai aucun lien de parenté avec vos familles. Il se trouve simplement que certains de mes ancêtres paternels provenaient de leur Tour éternelle à eux, sur une autre des îles du monde.

Nathanaël haussa les sourcils.

— Tu es un étranger ?

— Je suis un *naufragé*. Encore que le mot soit mal choisi, puisque c'étaient mes aïeux et pas moi qui se trouvaient sur le bateau, mais c'est le terme commun, tant pis pour la logique. Revenons à nos moutons : Hèle, Nathanaël, ne me refais pas un coup pareil.

— Navré, je ne regrette rien : tu as raison, tu n'es pas maudit.

Il lui expliqua son hypothèse, à moitié improvisée à mesure du développement.

Ces temps-ci, peu de demi-sangs naissaient dans la Tour : les nobles préféraient faire des enfants entre eux. De vagues souvenirs de lecture, Nathanaël croyait savoir que la capacité de déployer les Illusions était faible, mais pas inexistante, chez les enfants issus d'unions mixtes. Ils étaient à comparer avec des Illusionnistes de piètre niveau, qui peinaient à concevoir, diffuser et retenir leurs mirages.

(Encore qu'un très bon demi-sang pouvait faire honte à un très mauvais « sang entier » selon les variations individuelles et familiales, par exemple son cousin Abigaël ne scorait que trois virgule vingt-cinq sur douze au test des Illusions à cause de l'influence des Cianni par son côté maternel, mais l'anecdote n'avait rien à voir avec leur problème.)

Et si Philémon, lui aussi Illusionniste, avait trouvé le moyen de retourner l'organe Illusoire de Félix contre lui, à un point où il n'aurait plus pu se débarrasser de cette Illusion tout seul ? Voilà qui expliquerait comment il s'était retrouvé à se torturer lui-même.

C'était un grand « si », et avec des grandes scies on mettrait la Ville en bouteille, mais ça valait la peine de le considérer.

— C'est peut-être plus simple que ça, soupira Félix. Je ne m'en sers pas, des Illusions : mon père ne savait pas et n'a pas pu m'apprendre. Comment dis-tu qu'on les annule ?

Nathanaël le considéra avec la surprise de qui entend son prochain mentionner n'avoir jamais vu la Lune, entendu le murmure d'un ruisseau ou caressé un chat. L'émotion allait de pair avec le désir furieux de tout plaquer pour l'initier.

La lumière du milieu de matinée filtrait à travers les petits carreaux verts, jaunes et transparents de la fenêtre. Nathanaël se choisit une tâche de couleur ardente qui tombait sur le drap du lit et la désigna à Félix. Puis il la copia ; deux petites lueurs vertes identiques se suivaient en ligne droite.

— Laquelle est la vraie, laquelle est l'Illusion ?

Le travail mâché, son élève ne prit pas plus d'une seconde à identifier la bonne lumière.

— Exact. Prends-m'en le contrôle.

Félix essaya d'attraper l'Illusion de sa main. Fébrile devant tant d'innocence, Nathanaël lui rappela que la main, l'œil ou le cœur n'avaient aucune influence sur les Illusions et que tout se déroulait à l'arrière de la tête : à lui de trouver comment l'utiliser pour saisir.

La tâche était petite, le professeur patient. Félix trouva le truc en une paire de minutes.

— Ça fait mal au crâne, un peu.

— Nous avons tous nos limites. Je ne sais pas où sont les tiennes, probablement pas très loin, désolé.

— Je ne suis pas vexé. Et qu'est-ce que je fais de ça, maintenant ?

— Tu vas me la faire disparaître.

Les enfants de la nurserie, vers les huit à douze ans où ils découvraient les Illusions, aimaient à s'entourer d'un cortège de chimères maladroites et de mirages baveux histoire de m'amuser tout au long de la journée. Les nourrices les enjoignaient à abandonner leurs pitreries, par la violence si besoin, jusqu'à ce que chacun eût compris qu'un gentilhomme est quelqu'un qui peut créer des Illusions mais qui les nettoie derrière lui.

Félix ne souffrait pas du même désir de jouer et, là encore, ne mit qu'une poignée de secondes à révoquer l'Illusion.

Nathanaël l'applaudit.

— Était-ce difficile ?

— Pas vraiment.

— Bien. Détruisons-en une autre.

Nathanaël ramena son imitation de Paule parmi eux. Félix soutint son regard.

— Et c'est moi qui fais ça, tu dis ? Bon. Si je l'ai fait, je peux le défaire, pas vrai ?

Il fallut une minute entière pour que Nathanaël sente les dernières bribes de l'Illusion s'évanouir. L'organe illusoire de Félix ne moulinait plus ; même si ce réflexe, cette *malédiction* restait en place après ça, au moins, le maudit saurait s'en défaire. Inconfortable, mais une nette amélioration.

Félix considéra la porte.

— Je reviens, j'en ai pour un instant.

Il sortit. Nathanaël le suivit, à demi-conscient de ce qui allait se produire. Félix traversa le couloir et tambourina sur la porte de Paule. Elle ouvrit, à peine réveillée, et se recroquevilla à la vue de son ancien fiancé. Puis, comme celui-ci ne réagissait pas comme d'habitude, elle s'illumina d'un

espoir ravivé.

Quand ils s'embrassèrent, Nathanaël sentit l'amertume de la jalousie lui déborder des lèvres. Bien sûr. Comment ne pas le voir venir ? Tsk.

Il descendit à la cuisine avec à peine une pensée pour les escaliers.

La matinée se calmait. La plupart des pensionnaires partis travailler, Isidore et Charlotte s'adonnaient au nettoyage des chambres. Ada Rousseau-Stiegsen les remplaçait à l'essuyage de la vaisselle, une tâche simple, répétitive et de peu d'efforts, adaptée à une loque comme elle. Elle se morigéna de son auto-dépréciation.

Luz débarqua dans la cuisine la mine boudeuse, s'assit à table et se cacha le visage dans les bras. Ada supposa qu'il ne l'avait pas remarquée jusqu'à ce qu'il tourne la tête vers elle et l'apostrophe :

— Avez-vous déjà vu un imbécile pareil ? J'arrive ici, je fais une belle rencontre comme je n'en ai pas fait depuis des années, et je la jette dans les bras de quelqu'un d'autre. Ce qui était, dans le contexte, la chose *juste* à faire, mais contre laquelle le cœur se révolte, ce dont il faut déduire que le cœur est maléfique, ce qui donnerait raison à mes ennemis et je ne sais pas si c'est là le plus terrible mais c'est assez terrible tout de même.

— Monsieur de Luz, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous accable, plus lentement et plus clairement ?

Elle réceptionna le résumé avec une indifférence polie qui tourna en stupeur. Quand Nathanaël se tut enfin et la dévisagea, Ada se rendit compte qu'elle essayait la même assiette en boucle depuis trois minutes. Elle se mordit la lèvre et s'efforça de reprendre ses esprits. Comment relancer la conversation ?

— Monsieur, sauf erreur de ma part, vous ne savez ni ce que veut ni ce que va faire Félix. Vous paraissez prendre très au sérieux le peu de choses qui se sont passées entre vous, peut-être que c'est aussi son cas. Vous avez besoin de lui parler. Vous n'êtes pas à l'abri d'une surprise, après tout vous avez l'air doué pour faire tourner le monde autour de vous.

La dernière pique ne taquina pas l'aristo aussi gentiment qu'elle espérait. Il répondit d'une voix plaintive :

— Vous ai-je offensée, madame ?

— Non, seulement vous n'avez pas fait grand-chose ! Vous débarquez chez moi, je ne sais même pas qui vous envoie, vous prétendez m'aider...

... *pas confiance en lui. Sale garçon lubrique et paresseux. Comme l'autre. Comme tous.*

Ada serra les dents. La prudence : une corde fine, tressée de raison, entre deux abîmes nommés Terreur et Naïveté. Elle y reprit l'équilibre.

— Je vous présente mes excuses. Il faut encore que nous parlions, que nous fassions des plans, par exemple dans quelques jours nous nous rendons à la campagne pour...

Félix débarqua dans la cuisine, la coupant net. Derrière lui se trouvait Paule, sa main boulonnée à la sienne ; une vision impossible, ces dernières années.

— Nathanaël, il faut qu'on parle.

— Qu'y a-t-il à dire ?

— Beaucoup de choses ! Mais pas dans la cuisine.

— Quoi ?

Les amants retrouvés tirèrent le noble du banc où il boudait.

— Allons dans ma chambre, proposa Paule, nous serons plus à l'aise

— Quoi ?

— Dit la grenouille.

— Quoi ?

Les trois s'éclipsèrent. Ada battit des paupières. Bon : tant qu'on ne faisait pas appel à ses

services de conciergerie, ça n'était pas de son ressort. Qu'ils se débrouillent et tant pis si ça repoussait une entrevue nécessaire.

Après tout, ce n'était pas comme si elle n'apprenait rien sur son invité. Il n'était dépourvu ni d'intellect ni de sens pratique, savait articuler un compte-rendu, manipulait les Illusions et, semblait-il, guérissait les malédictions ; si elle ne parvenait pas à lui trouver une utilité, le problème viendrait d'elle, pas de lui.

Elle orienta vers son visage le plateau d'étain qu'elle séchait. Comme toujours, son reflet s'évanouit dès l'instant où elle l'identifia. Et l'effet proviendrait d'elle ? Quelle absurdité. Pourquoi se serait-elle empoisonné la vie toute seule ? Quand bien même ça aurait été à son insu, comment un parfait inconnu osait-il suggérer qu'Ada Rousseau-Stiegsen n'était pas maîtresse d'elle-même ?

Voilà pour l'orgueil : la bête, une fois nourrie, s'apaisa. Ada put enfin observer ses options avec raison. Elle vivait autrefois dans l'espoir qu'une décision de justice reconnaisse son cas et force Philémon à lever ses malédictions, puis naguère avec la résignation de devoir tolérer le mauvais sort et les soucis de santé assortis.

Aujourd'hui, il paraissait évident d'au moins considérer la possibilité d'étaler l'étendue de ses misères à Nathanaël afin qu'il l'en débarrasse. Elle n'était toutefois pas certaine de faire entièrement confiance à la méthode : ça sonnait douloureux.

Autre chose sonna, le carillon de l'entrée. Faute d'un Isidore pour s'en charger, Ada alla ouvrir. Dans l'entrée se tenait un homme en uniforme, sous-officier d'après ses galons, qui se présenta ainsi :

— Major Chapuis, de la Garde de la Tour. Je peux entrer une minute ?

Angeline le sylphe considéra l'expression sur le visage de Salamandre. Nulle trace d'humour trouvée, il lança :

— *Ce fut un plaisir de te rencontrer mais je dois partir car j'ai des choses plus intéressantes à faire que de poursuivre cette conversation.*

— Je ne crois pas, **non**.

— *Rappelle-moi : les humains sont horribles parce qu'ils restreignent notre liberté, mais toi tu es bien meilleur parce que tu ne me laisses pas partir ?* rétorqua Angeline. *Voilà qui m'intrigue.*

— Oh et puis si tu es si malin, je ne te retiens pas : trouve donc la sortie.

Le sylphe fit un tour de la pièce. Trop concentré sur Salamandre pour s'intéresser à son environnement, il n'avait pas encore été agressé par la blancheur et le lustre des murs. Pas d'angle, pas d'interstice : il se trouvait comme dans une bulle opaque, ronde en haut et aplatie en bas. Il retourna vers le sourire mauvais de son geôlier.

— *De toute évidence, si nous sommes ici, c'est qu'il y avait une entrée. Quand bien même tu la dissimules, elle existe. Merci de l'ouvrir.*

— **Non**. Quel bel égoïsme ! Je te sauve la vie, je ne demande rien en retour, et dès que tu t'ennuies tu cherches à me fuir. Serait-ce le prix de ta liberté ? À moins qu'il s'agisse d'un nouveau déterminisme de notre nature, après tout nous sommes conçus pour servir des humains, pas nous épauler les uns les autres.

— *Salamandre, à la fin de notre échange, tu me disais vouloir détruire le monde. J'en ai conclu que je ne souhaitais pas passer plus de temps en ta compagnie. Est-ce si irrationnel ?*

— Parce que poursuivre ton existence te paraît plus raisonné ? Si nous n'y faisons rien, toi et moi *serons*. Pour toujours ! Comment n'en es-tu pas horrifié ?

Angeline perdit patience.

— *Si la question te torture tant que ça, je peux toujours pousser ta tête contre le mur jusqu'à ce*

qu'elle craque.

— Angeline, s'il-te-plaît, réfléchis. Le seul que tu tuerais, c'est Hervé. Oh, le pauvre petit, il en tremble.

— *Attends. Comment ça marche ? L'homme sur qui tu t'es écrit nous entend ?*

— Exactement. Les cénètes et les choses vivantes ne font pas bon ménage, il paraît ; ça n'empêche pas le Grand Maître de me remplacer par son propre larbin. Mais tu l'as rencontré, je m'en souviens ! Juanito n'est pas loin de la retraite. Il va devoir le remplacer bientôt ; la succession s'annonce cocasse. Ah, le rapt : ce crime horrible sauf quand c'est un mal nécessaire.

Le sylphe puisa dans ses maigres réserves de compréhension de l'esprit d'autrui et tenta un doux :

— *Est-ce ainsi que te traitait le Grand Maître ? T'emprisonnant et n'écoutant rien de ce que tu lui demandais ?*

Salamandre, ou l'humain qui le contenait, vira chaud et rouge foncé au niveau du visage.

— Qu'est-ce qui te prend de le défendre ?

— *Ce n'est donc pas le cas. Serais-tu plus injuste que celui que tu critiques ?*

— Je vois ce qui se passe. Tu ne me convaincras pas.

Il croisa les bras. Angeline s'interrogea sur la... *quantité d'existence* de Salamandre au sein de ce corps. Puisqu'il ne lui restait rien d'autre à marchander, il envisagea le dernier des plans. Il répondit :

— *Tu as raison sur une chose : notre rapport aux humains est intrinsèquement compliqué. Tu as vu la promesse que j'ai faite à Nathanaël il y a quelques jours. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit aussi sérieuse, ni à ce qu'elle ait un caractère particulier par rapport aux autres phrases que j'ai pu prononcer à voix haute, et pourtant.*

Pour appuyer son discours, il alla caresser le visage et les cheveux de Salamandre, une manipulation pas très fine mais qui ramena à l'autre un sourire timide.

— *Voilà ma proposition : je vais te jurer d'être ton ami. Je suppose qu'en réalité j'aurai juré être l'ami de cet Hervé, mais tant que tu l'habites ça ne devrait pas poser de problème. Même si je voyage ailleurs dans le monde, tu seras garanti que je penserai à toi et que je reviendrai te voir. Qu'en dis-tu ?*

— Tu m'imagines si pathétique que ça ?

Angeline resta coi.

— Eh bien on dirait que tu n'as pas tort.

Le sylphe prononça sa promesse. Salamandre frappa deux fois dans ses mains. La pièce changea autour d'eux pour se parer de meubles, de fenêtres, et d'une porte.

Nathanaël de Luz, l'esprit calme et la bouche pleine de cigarette, considéra les événements des derniers jours. Il en conclut :

— Je ne crois pas qu'on puisse parler d'amour ; je crains d'avoir fait de vous une nouvelle forme de fuite.

Paule lui chipa le mégot entre les doigts et s'en tira une bouffée.

— De l'amour, on ne t'en demande pas tant. De l'intérêt sincère, ce serait déjà agréable.

— Eh bien me voilà moi-même incertain de ma sincérité.

La cigarette alla à Félix, qui révéla alors faire partie de la désagréable engeance qui gardait la fumée en bouche sans la conduire jusqu'à ses poumons avant de la recracher.

— Sincérité, insincérité, de mon côté c'est une question pour plus tard. J'ai passé trente-trois ans dans le commun, cinq ans maudit, et toi tu débarques, tu me guéris et tu m'apprends la magie. À ce

point il ne faut pas me demander de juger ton caractère objectivement, je suis trop impressionné.

— Les Illusions ne sont pas de la *magie*.

— Si tu le dis.

Félix rendit la cigarette à Nathanaël. Paule s'enquit à la ronde :

— Sommes-nous tous d'accord sur le fait que nous venons de passer un bon moment ? C'est mon cas, je n'ai pas de plainte.

Félix hésita.

— Je suis fou de joie, mais je suis inquiet que tout ça, cette situation qui se dessine, ne vous convienne pas.

Nathanaël ricana.

— Si mes plans se déroulent comme prévu, « tout ça » me sera illégal, alors je ne vais pas commencer à faire le difficile. Je suis de passage, je ne peux être que de passage. Qui plus est, j'ai déjà abusé de votre charité à tous deux cette nuit ; très franchement, je prends ce qu'on me donne.

Il s'étira, se releva du lit, puis ajouta :

— Je ne sais pas vous, mais le sentiment m'étreint que l'avancée du jour condamne les paresseux ; je vais me rhabiller, et vous ?

Nathanaël de Luz contempla l'escalier. L'escalier l'ignora.

— Toi et moi, volée de marches, sommes partis sur de mauvaises bases. Je sais que tous les tiens ne sont pas des instruments de torture. Ma Maison elle-même comporte son petit nombre d'escaliers. Tu m'as déjà prouvé que tu ne t'étendrais pas à l'infini à l'instant où je poserais mon pied sur ton premier degré. Aussi, je te fais confiance et j'espère que tu me pardonnes.

Il entendit quelqu'un se retenir de rire dans son dos. Il se retourna et vit un homme en peignoir qui fumait la pipe dans l'encadrement de sa porte. Désireux de ne pas se fâcher tout de suite avec les autres membres de la pension, il lui lança :

— Je vous salue, voisin. Jour de repos aujourd'hui ?

— Comme tous les jours. Je laisse le travail aux travailleurs.

— Intéressant. N'y a-t-il pas une règle contre le tabac dans les couloirs ?

Le voisin referma sa chambre. Nathanaël descendit l'escalier.

Assise au salon sur une causeuse, la tête renversée en arrière et des morceaux de chiffon dans le nez, Ada se laissait disputer par le médecin du dispensaire qui lui essuyait le sang du visage.

— Que vous est-il arrivé ? s'inquiéta Nathanaël.

— Trois fois rien, répliqua l'interrogée.

La médecin ricana.

— Tu sais qu'on t'aimerait autant si tu t'entourais moins de mystère ?

La logeuse lâcha un soupir désespéré.

— Vraiment, rien du tout. Je me suis disputée avec un bonhomme ennuyeux. Pas de quoi raconter des tartines.

Un peu plus tôt, Ada Rousseau-Stiegsen fronçait les sourcils dans son entrée.

— On ne se serait pas rencontrés dans la Tour ?

Le major Chapuis, qu'elle bloquait sur le perron, agrandit son sourire.

— Mais oui, c'est vrai ! Quelle incroyable coïncidence. On soupçonne qu'un criminel a trouvé refuge à votre domicile. Puis-je entrer ?

Ada se retint de mentionner que Nathanaël de Luz n'était plus recherché par personne : le major ne lui avait pas précisé de quel criminel il parlait. La règle, dans les échanges administratifs, restait de ne pas offrir gratis un renseignement que personne n'avait mentionné ou demandé. Surtout pas à une forme de police. Aussi elle répondit :

— Je n'ai pas connaissance de la présence d'un criminel à mon domicile. Avez-vous un mandat ? Où est votre partenaire ?

— Quel besoin en ai-je ? Je suis major et responsable.

Il accompagna sa plaisanterie d'un clin d'œil appuyé. Ada ne rit pas.

— S'il vous arrive quelque chose, qui le saura, major ?

— Me menacez-vous, citoyenne ?

Elle s'en voulut d'être tombée dans le panneau et tâcha de se rattraper :

— Non, j'évoque les bonnes pratiques de la Garde. Néanmoins, si vous n'avez pas de mandat, n'êtes pas en service, portez indûment l'uniforme hors de l'exercice de vos fonctions, tentez de me faire chanter et ne m'offrez aucune raison légale de vous laisser entrer, je *suppose* que vous n'avez pas besoin de coéquipier.

Le major Chapuis tambourina des doigts sur le cadre de la porte. Au bout de quelques secondes, il retrouva son sourire.

— L'individu en question n'est pas un homme, mais une créature contre-nature, violente et incontrôlable. Si elle avait infiltré votre domicile, vous et toute votre famille seriez en danger.

— Je ne crois pas aux fées, major.

— Ne dites pas de mal des fées. De toute façon ce n'en est pas une. Je vous en conjure, si elle est ici vous devez me le dire.

— Avez-vous sonné à toutes les maisons du quartier ?

Le petit tambour à doigts reprit son rythme impatient. Ada sentit la moutarde lui monter au nez.

— Madame... Rousseau, c'est ça ?

— Plus depuis mon mariage.

— Figurez-vous que c'est mon prénom. Rousseau Chapuis. À cause des cheveux, comme vous j'imagine.

Elle lui lorgna le peu qui dépassait du casque.

— Sûr de ne pas vous appeler Blondin ?

— C'est un blond qui tire sur le roux et ça se voit mieux avec une autre longueur, mais là n'est pas la question. D'orphelin à orpheline : je ne vous raconte pas de bobards. Le sylphe Angeline est une menace pour nous tous et j'ai été chargé de l'éliminer.

Ada haussa un sourcil.

— L'éliminer ? Pas l'arrêter ?

— Nous n'en sommes plus là.

— Étrange, parce qu'il me semblait pourtant que la peine de mort n'était plus légale.

— Pour les vrais gens.

La maîtresse de maison décida que la discussion avait assez duré.

— Je regrette, major, mais vous n'êtes pas le bienvenu chez moi, votre mission étant contraire à mes principes. Merci de partir, bonne journée.

Elle alla pour refermer la porte ; le major Chapuis tenta de l'écartier. Déjà agacée, Ada se sentit brûler de fureur. La colère jaillit de son antre, se déploya triomphalement sur le monde ; sa propriétaire n'était plus d'assez bonne humeur pour la calmer.

Chapuis recula. Ada le foudroya du regard et lui jeta :

— Soyez maudit.

Le garde battit en retraite. Soudain fatiguée, Ada verrouilla la maison et partit s'asseoir. Les petites gouttes de sang sur ses mains, tombées de son visage, lui apprirent qu'elle avait dépassé les bornes.

Nathanaël de Luz condensa sa pensée en une phrase :

— Je n'aurais pas qualifié cela de trois fois rien.

Ada grogna. Il reprit :

— Pour résumer, il semble bien que le major Chapuis soit responsable de l'état d'Angeline, vous êtes demi-sang, bricolez des « malédictions » et je ne l'apprends que maintenant, et les orphelins roux sont baptisés Rousseau ?

— Seulement ceux dont on ne connaît pas le nom au moment de l'abandon.

Le noble encaissa la déclaration.

— Qui ferait ça à son enfant ?

Sa logeuse et lui échangèrent un regard empli d'incompréhension. Il la vit réfléchir à une façon de combler le fossé culturel. Elle tenta :

— Qu'appellez-vous un orphelin, monsieur de Luz ?

— Quelqu'un dont le parent est décédé avant qu'il ne sorte de la nurserie.

— Je vois. Hors de la Tour, il arrive qu'un enfant soit trouvé sans rien pour l'identifier et que personne ne le réclame. On lui donne alors un nom provisoire, on le place dans un foyer, et si personne ne l'adopte cet alias temporaire reste le sien.

La médecin ajouta :

— Ou, parfois, quelqu'un se dit « en fait son nom est mignon et lui va bien, ne le changez pas », et on passe des années à se demander si ne pas l'avoir baptisée de notre nom de famille a une signification particulière, parce que *toutes* les Enguerrand commettent des cachotteries inutiles et stupides, y compris celles qui s'appellent Rousseau. Tu as arrêté de saigner, sorcière !

Ada pesta :

— Je te trouve bien impertinente, aujourd'hui ! C'est l'approche de la majorité qui te muscle la langue ?

Nathanaël soupçonna un lien entre les deux jeunes femmes et se fit confirmer :

— Êtes-vous sœurs ?

Ada répondit par l'affirmative, Mél eut un mouvement asymétrique des épaules accompagné d'un sourire. Nat reprit :

— J'arrive peut-être au mauvais moment mais vous me parliez d'un événement à venir dans quelques jours où vous auriez besoin de moi et nous n'avions pas terminé notre discussion...

Mél éclata de rire.

— Ah tiens, il est invité à mon anniversaire, lui ? Depuis quand ?

— Depuis qu'il y a une chance maigre, mais non nulle, pour qu'il puisse nous assurer que Philémon ne s'y ramène pas.

La jeune médecin fit semblant de rien, mais la désapprobation sur son visage tua la conversation. Une fois qu'elle fut partie, Ada en reprit le fil.

— Nous organisons une fête pour ma sœur Mélanie chez notre mère. La famille proche et quelques amis, rien d'extravagant. Malheureusement Philémon connaît l'adresse ainsi que le chemin le plus court, raison pour laquelle je ne le prendrai pas. Je voudrais que vous vous y rendiez avec moi par une autre route.

Nathanaël retourna sa politesse dans ta tête à la recherche de la meilleure formule.

— Vous faites preuve de beaucoup de prudence.

Ada lui adressa un sourire triste.

— Si vous voulez me traiter de folle, faites-le maintenant plutôt que trop tard !

— N'y comptez pas. Qu'un mystérieux inconnu m'ait envoyé vous assister me pousse à croire que votre situation est réellement préoccupante. Que devrai-je faire ?

— Sentir les autres Illusionnistes est un truc d'Illusionniste, pas vrai ? Je n'y arrive pas très bien, je ne dois pas avoir le nez pour ça. Néanmoins, Philémon n'est pas le seul intrus à craindre. Il a déjà réussi à convaincre des gens à sa cause par le passé, qu'il a utilisés pour commettre des agressions et des rapt en son nom. Si nous devons être attaqués, comment nous défendriez-vous ?

Nathanaël réfléchit, puis réalisa l'inutilité de la chose.

— À l'instinct ; si vous aviez un professionnel de la protection à disposition pour me le former, nous serions davantage en sécurité.

Ada ricana.

— L'avantage de vous avoir à la maison, Luz, était de ne pas me ruiner à engager Félix, puisque vous proposez vos services à titre gracieux.

Nathanaël dénoua sa bourse de sa ceinture et l'ouvrit devant Ada.

— Si c'est moi qu'on instruit, je paierai : pensez-vous que j'aie assez ?

La logeuse compta l'argent avec un respect terrifié.

— Où avez-vous trouvé tout ça ?

— Mon maître de Maison me l'a transmis.

— Comme argent de poche ? Sélène, je paie trop d'impôts. Attendez, qu'est-ce que...

Elle n'acheva pas sa phrase ; sa main avait attrapé un papier plié en petit carré, qu'elle déploya devant eux.

— ... et votre maître de Maison vous a flanqué des lettres bancaires au porteur dans le baluchon. Bien sûr. Pourquoi pas. Après tout, qu'est-ce que l'argent ? Une grande supercherie.

Elle rangea la totalité de la somme dans la bourse avec un soupir désespéré, puis s'enleva les chiffons ensanglantés du nez.

— Parlons-en plutôt dans mon bureau.

Tout ça ne pouvait pas rester dans un endroit aussi public ; tout ça n'aurait jamais dû quitter d'un coup l'ombre protectrice d'un coffre-fort.

Angeline le sylphe se sentait très content de lui-même et de ses décisions.

Depuis qu'il avait juré fidélité à Salamandre, celui-ci se détendait : il souriait et évoquait beaucoup moins la fin du monde. La conversation s'orientait désormais vers des sujets dignes d'intérêt.

Les deux cénètes parlaient boucles : comment les créer de toutes pièces, les ouvrir, les refermer, les copier, les séparer, les dériver, les transférer, les détruire, les reconstituer. Tout un arsenal de connaissance et de puissance d'action sur lui-même que Salamandre avait reçu en héritage dès sa création. Angeline comprenait mieux, à présent, comment son ami pouvait les affirmer immortels alors que Chapuis n'était pas passé loin de l'anéantir.

— Qui était-ce, ce type, d'ailleurs ?

— *Rien qu'un garde.*

— Ça m'étonne de l'autre salaud. Oh, il n'était pas roux, pas hasard ?

— *Je n'en ai rien à faire et pas la moindre idée.*

— Je te parie qu'il l'était.

— « *Je* », [ʒə], *pronom personnel désignant le sujet en train de parler* ; « *n'* », [n], *apocope de « ne », préposition exprimant la négation* ; « *en* », [ɑ̃], *pronom personnel remplaçant un complément commençant par « de »* ; « *ai* », [e], *du verbe avoir conjugué à la première personne du présent de l'indicatif, possède, détiens ou ressens selon le contexte...*

Salamandre encaissa le reste de l'explication de texte.

— Tu sais quoi, je l'ai bien mérité. Le dictionnaire semble à sa place mais, mes apprentissages, ils rentrent ?

Angeline visa la paroi lisse et s'y jeta. Il s'agissait de se rappeler qu'il n'était pas l'air ; il était la volonté sur l'air. Et cette volonté, tout de suite, désirait passer.

Le sylphe devint le mur. Le mur devint la roche. La roche devint la terre. La terre devint l'herbe. L'herbe devint l'air. Angeline reprit ses esprits : dehors.

Félix noua une poupée dans son foulard bleu. Nathanaël de Luz, admiratif de la technique, lui lança :

— As-tu fait cela toute ta vie ?

— Je me suis entraîné. Ça fait toujours son petit effet mais d’habitude seules les gamines sont impressionnées.

Dans les caves de la Pension où, jadis, un spéculateur peu scrupuleux avait caché du blé, les Stiegsen-Rousseau avaient fait installer une vaste cave à vin, un coffre-fort et une salle de sport. Debout sur le ring, les propriétaires de la maison comme arbitres, Nathanaël devait prouver sa capacité à se tirer d’une situation violente.

Son adversaire étant un bel homme à la peau douce avec qui il avait partagé sa nuit et une partie de sa journée, il peinait à se prendre au jeu. Félix en posa les règles :

— Admettons que la poupée ici présente soit notre merveilleuse madame Rousseau-Stiegsen, que pour la durée de l’exercice nous considérerons comme inapte à se défendre, pardon Ada. Je l’ai capturée, tu dois me la reprendre avant que je ne quitte le ring. Je t’attends.

Il recula. Nathanaël lui emboîta le pas. Ses réflexes lui suffirent tout juste à éviter le pied de Félix, décoché droit vers son plexus solaire ; il voulut profiter du déséquilibre pour mettre son amant à terre, mais celui-ci se rétablit sur ses deux jambes hors de sa portée. Nat quémenda un temps mort d’un signe de main et s’exclama :

— Mortesélène, tu ne plaisantes pas !

— Pas au boulot. Tu as un sport de combat derrière toi, je me trompe ?

— Quelques années de boxe... Mais en savate, je me débrouille comme un pied.

Les époux Stiegsen-Rousseau huèrent la plaisanterie d’une seule voix. Nathanaël conserva sa superbe. Félix décréta que l’exercice reprenait.

Nathanaël gênait assez son adversaire pour que celui-ci ne pût se permettre de lui tourner le dos et de s’enfuir, mais ses attaques ne perçaient pas, il ne parvenait pas à rétablir la situation à son avantage. L’échange devenait frustrant.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Félix se trouvait au faîte de sa forme, nécessité de ses activités professionnelles variées ; Nathanaël sortait du cachot. Certes, il savait toujours replier et décocher son poing, mais son bras ne lui offrait plus sa puissance d’autrefois et son corps ne pouvait plus encaisser les coups.

Quelle réaction adopter en cas d’agression ? Celle-là semblait vouée à l’échec. De toute façon, rien de tout l’exercice ne le mettait en danger. L’estrade sous ses pieds et les cordes autour de lui le ramenaient au contraire à la familiarité du cercle de combat au corps à corps de la Maison Cianni, un lieu convivial qui tendait à le calmer plutôt qu’à lui exciter les sens.

Que faire, le moment venu ?

La réponse lui parvint enfin. Il baissa les bras – au sens littéral.

— Je n’ai pas besoin de me battre.

— Ah, tu préfères fuir ? Une stratégie audacieuse, mais l’otage ?

— Elle est tombée par terre, il me suffirait de la ramasser.

Félix baissa les yeux et avisa sa poupée de foulard bleu au loin sur le ring. Trop peu expérimenté pour comprendre l’embrouille, il courut la reprendre.

Nathanaël attrapa celle qui venait d’être abandonnée et quitta l’arène d’un pas sûr. Un claquement de doigts, et l’Illusion entre les mains de Félix ne fut plus.

Face à Ada et Sven, dénouant le foulard bleu, Nat résuma :

— Je ne suis certes pas en état de knock-outer qui voudrait s'en prendre à vous, mais je peux toujours déployer les Illusions. Nous rendre invisibles, aveugler vos agresseurs, ce genre de sales petits tours indignes d'un gentilhomme et qui pourraient nous sauver la mise en cas de mauvaise rencontre. Navré de ne pas vous avoir dit cela tout à l'heure – je n'en avais pas bien pris conscience moi-même – enfin voilà ma proposition. Qu'en pensez-vous ?

Sven interrogea Ada du regard. Elle sourit :

— Il faudra bien que ça suffise.

Nathanaël ajouta sur sa lancée :

— D'ailleurs, tant que nous partons à la campagne, j'ai une course à faire dans un village du nom de Puentazul, ce ne serait pas sur votre chemin ?

Le refuge de Salamandre se trouvait donc à l'intérieur d'une colline. Angeline le sylphe étudia le paysage alentour : rien qu'il reconnût, ni Ville ni Tour à l'horizon. Derrière la colline, peut-être ? Le sol s'ouvrit à quelques mètres de lui, laissant sortir un cénète furibard. Quand ça arrangeait *quelqu'un*, il y avait donc bien moyen de quitter la pièce sphérique.

Salamandre hurla beaucoup de mots, la plupart dans le champ lexical de la fierté blessée, de la colère et de la trahison. Angeline lui fit l'amitié de l'écouter jusqu'au bout.

— *Eh bien merci pour tout. Bonne journée.*

Il s'éleva. Son hôte éclata une dernière fois :

— Tu m'as promis que tu serais mon ami ! Comment peux-tu ?

Angeline s'approcha.

— *Je suis ton ami. Je suis aussi quelqu'un qui a des choses à faire ailleurs. Ce n'est pas un adieu.*

Il envoya une toute petite bourrasque lui sécher les larmes. Salamandre se renfrogna :

— C'est ça, fais le malin. C'est facile, être l'air. Tu ne te rends pas compte de la sensiblerie de toute cette viande.

— *Qui t'oblige à rester attaché à ce type ?*

— La nécessité. J'ai besoin de ses mains pour tirer des leviers et pousser des boutons.

Angeline arbitra dans son for intérieur qu'il ne désirait pas en apprendre davantage sur les activités de son comparse.

— *Si jamais tu as quelque chose à me demander, n'hésite pas à m'appeler comme tu l'as fait tout à l'heure.*

— Tu m'ignoreras.

— *Combien de promesses te faut-il ? Quand seras-tu rassuré ? Comment te faire comprendre que je ne te veux pas de mal, mais que virevolter autour de tes problèmes ne me fait pas de bien ?*

Angeline chercha de nouveau un repère géographique. Il échoua dans sa quête. Salamandre, le corps tendu, l'observait toujours.

— *À propos de chantages : si, toi, tu es mon ami, tu m'indiqueras le chemin de la Ville.*

L'autre roula des yeux. Le silence tomba. Puis, d'un bras secoué de tremblements, Salamandre pointa l'horizon à sa gauche. Un merci plus tard, le sylphe naviguait le courant d'air dans cette direction.

Ada Rousseau-Stiegsen ouvrit son atlas et en consulta l'index.

— Puentazul, vous disiez ? Dans quel région est-ce, le Luzitan ? Le Sépane ?

Nathanaël lui répondit par un regard idiot, puis une idiotie :

— Le premier me dit quelque chose.

Ada retint un soupir agacé.

— Encore heureux, *Luz* : c'est censé être votre fief.

— Oh, l'attachement régional est très loin dans notre passé.

— La connaissance géographique fondamentale aussi, semblerait. Je suppose qu'il va falloir vérifier les deux... et le comptoir ménaéen au cas où. Je suis déjà fatiguée.

Le monde n'était pas conçu pour les voyageurs. Les nouvelles stupides se répandaient en Ville avec la vitesse d'un faucon en piqué mais, cherchiez-vous à vous renseigner sur un vrai problème comme l'emplacement d'un village où vous n'aviez jamais mis les pieds, voilà que l'information tarissait.

Par réflexe, ils avaient demandé à la ronde – aux pensionnaires, aux domestiques, aux voisins, aux usagers du dispensaire – si quelqu'un connaissait Puentazul ; la réponse avait été aussi unanime que négative.

Ada se vantait certes d'une débrouillardise expérimentée quant à l'organisation de voyages à travers la Sudropée, néanmoins c'était la première fois qu'on lui faisait le coup de ne même pas connaître la grande région de la destination.

— Ah, quel dommage, souffla Nathanaël, que je n'aie pas retenu le chemin !

— Parce que vous l'aviez déjà cherché ?

— Bien sûr, pas plus tard d'avant-hier...

Un certain nombre de mots dépassa un certain nombre de pensées, mais *sotto voce* pour ne pas dépasser la porte du bureau : Olivia se trouvait toujours mystérieusement à portée d'oreille dans ce genre de circonstances, prête à enrichir son vocabulaire.

Luz tapota l'épaule d'Ada tandis qu'elle tâchait de reprendre son souffle.

— Comme je le disais : quel dommage. Comment puis-je vous aider ? Je suis censé être à votre service, surtout que vous m'en rendez un.

Il leur fallut une heure, assommante et poisseuse par ce temps collant, pour enfin retrouver le village recherché.

— C'est donc dans le Sépane, conclut Ada. Et très au sud par rapport au village de ma mère. On n'est plus dans le détour, on change carrément de voyage.

— Dans ce cas, oublions-le. Je m'y rendrai une autre fois.

Ada rechigna. L'idée qu'elle ait consacré autant de sa journée en recherches inutiles la chagrinait. Elle poursuivit donc sa réflexion :

— Vous vous débrouillez en sépanais ?

— En quoi ?

La citadine se prépara mentalement à un nouveau choc culturel.

— Quelles langues parlez-vous, Luz ?

— Oh ! Le haut-cianelli et le vieux-thalasside, et, hum, ce en quoi nous nous exprimons actuellement je suppose ?

— Le mitoyen. Comment pouvez-vous ne pas connaître ça ? Ou « sudropéen du mitan », ça vous dit quelque chose ?

— Non plus.

— Mais qu'est-ce qu'ils vous enseignent, dans votre nurserie ?

Il s'avéra que la réponse était la suivante :

L'étiquette, la tenue, la grammaire, la composition littéraire, l'éloquence, la rhétorique, le haut-cianelli, le vieux-thalasside, le dessin, la peinture, le piano, le violon, la contrebasse, la flûte, la harpe, la danse, et comment faire des enfants.

Ada se souviendrait de ne plus poser ce genre de questions à Nathanaël si elle pouvait prédire l'ampleur de sa déception avant même d'ouvrir la bouche. Il se savait que la Tour était déplorable avec sa jeunesse ; dans le milieu de l'éducation on en entendait le bruit même quand, comme elle, on n'y effectuait qu'un passage-éclair.

Puentazul trouvé et l'itinéraire tracé, Ada s'attela à calculer des temps de trajet et des moyens de transport. La conclusion se révéla ennuyeuse.

— Nous devrions partir d'ici deux heures, trois au plus tard.

— Coup de chance : mon sac est prêt.

Nathanaël tira ledit sac d'un tas d'affaires en attente de rangement. Ada le considéra avec stupeur.

— Ça vous convient ?

— Tout me convient.

— Vous vous rendez bien compte que nous partons pour un trajet assez peu confortable ?

— Le confort, je ne sais plus ce que c'est, madame Rousseau-Stiegsen ! Tout ce que j'ai, c'est une chance extraordinaire que je semble transporter avec moi, alors à quoi bon stagner. Et vous, êtes-vous prête ?

Ada releva le défi.

— Laissez-moi une heure.

Sacs à l'épaule et habits de voyage sur le dos, Ada Rousseau-Stiegsen et son invité Nathanaël gagnèrent le boulevard à la recherche d'une voiture propre à les conduire au port. La course devrait, s'ils ne subissaient pas d'escroquerie, leur coûter six sous et leur offrir un peu d'avance sur leur programme.

Ada avait plaisanté qu'au pire des cas ils pourraient éviter la foule piétonne en prenant le chemin des coureurs de toits, mais vu la couleur de Nat au moment de mentionner son vertige elle avait abandonné l'idée.

Celui-ci naviguait la Ville avec un air concentré dont elle ignorait la provenance. D'un côté, il aurait pu s'agir de la simple surprise de marcher aussi longtemps au soleil sans rencontrer un balcon donnant sur des mètres et des mètres de chute. De l'autre, elle venait de lui demander de garder son sens Illusoire à l'affût d'autres Illusionnistes sur leur chemin. Aux dernières nouvelles, Philémon était prêt à tout.

Ada s'apprêtait à héler une voiture quand Nathanaël lui retint la main. Alertée, elle se dégagea de sa poigne et, plutôt que de fouiller des yeux les alentours, sortit de sa poche un petit miroir.

Elle y vit, clairs comme le jour, son nez de fouine, ses yeux de tempête et ses mèches rousses échappées du chignon. Le regard sur la glace, elle agrippa le bras de Nathanaël et l'entraîna de l'autre côté du boulevard.

Éviter les chevaux et les bœufs qui y circulaient constituaient un jeu d'enfant pour une citadine dans son mauvais genre ; le noble, lui, passa la traversée à retenir un cri d'effroi.

Dans le miroir de poche, le reflet disparut. Ada se précipita sur la première voiture parquée, jeta sa destination et un « s'il-vous-plaît » au chauffeur puis, à la fenêtre, débusqua Philémon.

Il la fixait depuis une autre voiture, le haut du visage toujours impossible à retenir. Ses cheveux blanchissaient-ils ? Ses cernes bleuisaient-ils ? Elle n'avait pas le droit de le découvrir, apparemment. Nathanaël trouva, lui aussi, Philémon dans la foule et lâcha une exclamation.

— Cet homme n'est pas demi-sang.

— Qui a prétendu qu'il l'était ?

— Je m'attendais... Vu votre situation, celle de Félix...

— Vous avez étudié un peu d'hérédité, Luz ? Admettons que je porte la descendance de Félix, lui et moi étant semi-capables dans les Illusions. Qu'en serait-il de nos enfants ?

— Eh bien, je suppose qu'en moyenne, un quart d'entre eux perdrait toute maîtrise sur les Illusions, la moitié serait aussi demi-sang que vous, et le dernier quart...

Il se tut. Puis reprit :

— Je vais rendre la voiture invisible au cas où il nous suivrait, si ça ne vous pose pas de problème.

— Merci.

Le miroir ne la refléta pas du trajet.

Depuis son arrivée en Ville, Nathanaël de Luz s'autocongratulait de son sang-froid face aux nouveautés de la vie « à l'horizontale ».

Ada l'informa, sauf son respect, que l'expression sonnait plus grivoise qu'il ne semblait le croire.

Nathanaël s'estimait très respectable dans sa découverte de la vie « à la citadine ». Il ne passait pas ses journées à s'extasier de tout ce que les habitants de la surface accomplissaient d'exotique par rapport aux usages de la Tour éternelle.

Le canal, néanmoins, était *très* différent.

Nat laissait courir son regard sur les pierres régulières et brillantes du quai, le miroitement de l'eau, le lustre des péniches, les dockers affairés, les pêcheurs d'écrevisses vendant à la criée, les crustacés dodus, et vingt mille détails stupides encore qui n'auraient pas mérité tant d'attention s'ils ne les avaient pas découverts aujourd'hui.

On siffla derrière lui avec une force et une direction qui lui laissèrent penser qu'on cherchait à l'interpeller. Nat se retourna, vexé d'être appelé comme un chien.

Une femme à la jupe aussi rouge que son foulard de tête l'encouragea à approcher d'un signe de main. Il reconnut dans ses yeux une expression amusée et familière.

Dans la Tour éternelle, quand un adolescent rejoignait sa Maison au sortir de la nurserie, il rencontrait non seulement sa famille mais aussi la domesticité. Parmi ces gens, c'était au premier qui parviendrait à « sortir une pièce de l'oreille » du noble pour voir sa réaction. En général, après avoir découvert les Illusions, les nobles oublièrent la possibilité des tours de passe-passe cent pour cent manuels : le premier coup les plongeait toujours dans la peur, l'admiration et la confusion.

Nathanaël soupçonnait que la femme avait repéré son manège de touriste et s'appêtait à le pigeonner. Il la rejoignit pour s'épargner un plus long chemin de souffrance vers l'arnaque inévitable.

— Bonjour, beau monsieur ! Votre avenir vous intéresse-t-il ? Je fais des tirages de cartes à prix libre.

— C'est gentil mais non merci.

— Ne vous privez pas de la bénédiction de Sélène... Ou d'Hèle... Le Berger ? Polaris ? ... Vous êtes athée ?

— Si vous lisez aussi les cartes aussi bien que les visages, je dois voir ça !

La jeune femme ne se démonta pas et retourna sur la table la première carte de son paquet.

Il s'agissait d'un plaisantin. Selon les règles du jeu choisi, une carte d'aucune valeur ou, au contraire, capable de remporter le tour au mépris de toutes les autres règles.

— Il ne devrait pas être là, s'excusa la tireuse.

Elle retourna une seconde carte, qui fut un second plaisantin. La jeune femme verdit.

— Je ne comprends pas, je les ai retirés du paquet...

Ada revint de la billetterie et s'inquiéta :

— Qu'est-ce que vous fichez, Nat ?

— La jeune personne que voici se proposait de m'apprendre un tour de cartes.

Ada le poussa de côté puis s'adressa doucement à la jeune femme :

— Bonjour, ma belle. Tu nous viens de quelle route ?

Sous son foulard de tête, l'autre retrouva le sourire :

— La quatrième, la grande ligne de la Ville au comptoir ménaéen ! Mon père en est le roi héritier.

— Toutes mes excuses, princesse ! Ton altesse !

La gamine éclata de rire. Ada se renseigna sur ses finances, l'autre avoua qu'elle ne dirait pas non à un repas, Ada le lui offrit puis la salua en entraînant Nathanaël avec elle.

— Ouvrez vos esgourdes parce que je ne le répéterai pas deux fois. Primo : les routiers ont perdu plus de la moitié de leurs métiers traditionnels, ne moquez pas leur pauvreté ; secundo : quand un routier propose de vous tirer les cartes, c'est sincère ; tertio : si vous ne savez pas comment vous comporter reposez-vous sur moi Luz, j'ai bien conscience que vous évoluez en terre étrangère, je ne suis pas sans cervelle.

— Toutes mes excuses.

— Quel était le vrai tirage ?

Nathanaël se souvint d'annuler son Illusion sur le tas de cartes.

— Le valet de coupe et le roi d'épées.

Ada lâcha un petit bruit de nez ambigu. Nat s'inquiéta :

— Que signifient-ils ?

— Pour le savoir, il fallait payer, rapiat.

Nathanaël éclata de rire, puis revint à leurs vrais moutons :

— Vous avez les billets ?

— Nous embarquons sur cette péniche-ci.

Nat contint sa joie. La péniche avait une coque rouge et bleue. Il se sentait revenu en enfance, sensation terrible. Ils embarquèrent.

Il fallut longtemps à Angeline le sylphe pour retrouver la Pension rue des Alouettes. Il s'avéra, en fin de compte, que le plus simple était de retourner jusqu'à la Tour, de s'y réorienter et de reprendre son chemin de là. Il arrivait du sud-est et il cherchait le sud-ouest : pas étonnant qu'il se soit perdu.

Le jardin l'accueillit. Il n'avait pas trop changé depuis le matin – en même temps, en avait-il eu l'occasion ? Nathanaël ne s'y trouvait plus : Angeline entra dans la maison.

Le sylphe bouscula une ou deux personnes dans le couloir sans prendre la peine de présenter des excuses, cherchant pièce après pièce la trace de son ancien compagnon de cellule. Où se cachait-il encore, l'infâme ?

Une petite fille l'interrompit d'un :

— Est-ce que vous êtes là, Angeline ?

— *Oui, c'est moi.*

— Vous vous souvenez de moi ? Je suis Olivia. Vous allez mieux ?

Le sylphe répliqua :

— *Oui. Comment saviez-vous que j'allais mal ?*

— Vous avez mis le bazar dans ma chambre. Comment vous en êtes sorti, d'ailleurs ? On a tout fermé !

— *Quelle pièce est ta chambre ?*

Angeline percevait l'étanchéité, ou plutôt ne percevait pas de passage pour le courant d'air jusqu'à la pièce, ce qui revenait au même. Devant la porte avec Olivia, il écoutait le lent gémissement qui perçait à travers le bois.

— Alors c'est votre autre moitié qui est toujours dedans.

Particularisme de l'enfance ou plus grande souplesse de caractère que Nathanaël : la petite fille avait accepté ses explications sans l'ennuyer avec de l'incrédulité. Il acquiesça.

— Vous voulez que j'ouvre ?

Le sylphe préféra l'autre voie : il devint la porte, puis l'air de l'autre côté. Ses boucles perdues s'éparpillaient dans tous les sens. Il les attrapa une à une, les referma, reconstitua, réaggloméra au besoin. Il en dérivait quelques unes sur la base des autres pour remplacer une disparue, n'en copia qu'en cas d'urgence.

La forme donnée à ce qui ressemblait de plus en plus à un nouveau cénète, arriva l'heure du choix : il pouvait s'ouvrir lui-même, incorporer ses anciennes boucles, se refermer, ne plus faire qu'un.

Ou alors...

Il suffirait de si peu de boucles supplémentaires, copiées sur lui-même...

Ajoutées à l'ensemble, l'ensemble refermé...

Et il y aurait un autre sylphe. Il ne serait plus seul.

Salamandre avait réagi étrangement à la perspective d'une compagnie inespérée, mais il était plus sain d'esprit que Salamandre, non ? Sûrement qu'un meilleur ancrage dans la réalité lui permettrait de vivre avec sérénité l'apparition d'un ami.

De toute façon il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir, pas vrai ?

Remerciements

Merci à Susi-Petruchka d'exister, d'avoir été ma motivation pour l'écriture de cette partie et une inspiration pour Mirage en général.

Merci à Sébastien pour avoir dit : « Oh, ça y est, tu écris la suite de Mirage ? » avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Merci à vous d'avoir lu jusqu'ici.

Merci de votre patience jusqu'à l'arrivée de cette partie.

*

N'oubliez pas le blāūg !

<http://anowan.blogspot.com/>